

Souvenirs familiaux du côté Laloë

Franck, mai 2020

1. Les arrières grands-parents
2. Les grands-parents
3. Les parents
4. Mes souvenirs personnels
5. Les parents, de Neuilly au Poyet
6. Quelques dates pour la suite
7. Conclusion

Plusieurs de mes petites-filles m'ont demandé de raconter à l'occasion des souvenirs de jeunesse ; elle s'est bien sûr déroulée dans un monde assez différent de celui qu'elles connaissent. Profitant du temps libre pendant cette période de confinement épidémique, j'ai donc rédigé la note qui va suivre. Ce ne sont pas des « mémoires », ni même un récit construit. C'est plutôt une collection un peu pêle-mêle de mes souvenirs les plus anciens, ou d'informations familiales à transmettre. Je pense que la lecture à la suite de ce texte se révélera très vite lassante, et ce n'est pas ce qu'il faut faire ; l'idée est plutôt que chacun pêche dans ces souvenirs tel ou tel passage susceptible de l'amuser ou l'intéresser. Je me suis concentré sur mes souvenirs les plus anciens, ceux de notre vie familiale à 5 pouvant tout aussi bien être relatés par nos trois enfants. Je n'affirme pas que ce qui suit ne contient strictement aucune erreur : chacun sait que les souvenirs peuvent évoluer au cours du temps¹.

Je ne parlerai que du côté paternel Laloë, même s'il y aurait beaucoup de choses intéressantes à mentionner du côté maternel et de la dynastie des Mercier, grands bourgeois et entrepreneurs qui jouèrent un rôle important dans le développement de la ville de Lausanne, son approvisionnement en eau, la construction de la « ficelle ». Ils firent construire le beau château de Pradegg à Sierre où nous avons passé tant de belles vacances. Du fait de la guerre, ma petite enfance s'est presque uniquement déroulée du côté Laloë, au Maroc et en Algérie.

Les Laloë sont de Cherbourg, et surtout marins de tradition semble-t-il. Nous disposons de l'arbre généalogique dressé par Oncle Minh-Duc, et qui remonte à Robert La Loë né en 1465. Je n'ai bien sûr aucune information précise sur l'exactitude de cet arbre. Minh l'a établi en consultant les registres des églises et en grattant les pierres tombales pour y lire les inscriptions ; il y a consacré beaucoup de temps. Il est clair en tous cas que plusieurs générations de Laloë ont été corsaires au service du roi, ou de l'empereur Napoléon 1^{er} pour le plus célèbre d'entre eux. Puis on trouve beaucoup de magistrats. La légende familiale veut que le nom Laloë soit venu avec l'invasion normande, et désigne une petite île en Norvège. Il semble plus probable qu'il corresponde à « la loi » prononcée avec l'accent paysan normand.

1 Je constate depuis quelques années un phénomène curieux : avec l'âge me reviennent souvent de nombreux souvenirs dont je ne suis pas très fier, des erreurs diverses que j'ai commises au cours de ma vie, une erreur commise avec les enfants, une réponse désinvolte à un collègue qui demandait de l'aide, une mauvaise réaction à une nouvelle, une erreur de conduite sur la route, etc. C'est probablement un phénomène naturel de la mémoire âgée que de privilégier ces petits remords anciens.



Jean-François Laloë était apparemment un corsaire redoutable et redouté des Anglais. Capturé par eux, il a passé de longues années sur un ponton, dans des conditions très dures. Puis, selon la tradition familiale, il a été libéré parce que Napoléon 1er l'a échangé contre plusieurs corsaires anglais.

1. Les arrière grands-parents

J'ai connu pendant la seconde guerre mondiale mon arrière-grand-père Francis et sa femme Suzanne, qui ont fini leur vie à Alger, où ils sont morts tous deux très âgés (95 ans pour lui). Pendant la guerre, Maman, mes frères et moi, vivions alors à Meknès, et je pense qu'elle nous emmenait à Alger chaque fois que Papa y passait entre deux campagnes militaires— j'y reviens plus bas. Nous l'appelions « Grand-Père d'Alger » pour le distinguer de « Grand-Père », son fils Jean qui était à Rabat avec ma grand-mère Guillemette (Mamie). Grand-Père d'Alger m'a donné à ma naissance une timbale et un râteau en argent pour pousser la nourriture, que Laurence a utilisé rue Broca, mais qui a été perdu depuis.



Les parents de Francis Laloë, Gustave-Auguste et Jeanne

Il avait mené une carrière de magistrat dans toute une série de villes en France, puis en Algérie, puis à Alexandrie où il a présidé dans les années 1920 la « Cour d'appel mixte d'Alexandrie », institution internationale dont je ne connais pas exactement le rôle². J'ai hérité de cette période un beau plateau en argent, cadeau de ses collègues, une grande photo où il trône au centre au milieu des collègues en chèche, et une sorte de tableau-vitrine contenant des décorations un peu extraordinaires. Francis a aussi laissé des mémoires, mais qui sont très professionnelles et que je trouve modérément intéressantes, racontant les diverses personnalités de ses collègues dans les différents tribunaux.



Francis Laloë en habit de fonctions. Son nom est écrit sous la photo de la jolie écriture de Maman.

Son épouse Suzanne était née Ving, et descendait d'un prestigieux général d'Empire, le général Souham, comte de la noblesse d'empire, vainqueur de Wellington en Espagne, dont le nom est gravé sur l'Arc de Triomphe. La légende familiale dit que, les Souham n'ayant pas de descendant, la fille du général a proposé à Francis de reprendre le nom et le titre de comte afin de transmettre la lignée, mais qu'il a refusé (je crois que je tiens cette anecdote de Grand-Père)³.

² Voir le texte de Jean-Hugues « Sur la cour d'appel mixte d'Alexandrie », dont il a tiré un exposé qui a beaucoup intéressé lors d'une « fête Laloë » à Bourron.

³ J'ai hérité de l'argenterie du Général Souham, qui se trouve dans la grande armoire de la pièce de rangement. Suzanne a fait faire sept jolis écrins qui la contiennent (commandés par Suzanne). Dans cette armoire se trouvent aussi de l'argenterie de mes parents, en particulier théière et service à thé que j'ai vu enfant à Meknès.



Aimée Ving et ses perles

Francis a eu trois enfants. Germaine était l'aînée, et ne s'est jamais mariée. Elle a vécu longtemps avec le fils du journaliste connu Louis Jourdan, le banquier Charles Jourdan et sa femme Judith, et a fini par être « adoptée » par ces derniers – probablement une adoption symbolique puisqu'elle avait ses parents. En tous cas, elle a hérité de la grande fortune de Charles, en particulier la belle villa Mont Riant à El Biar, au-dessus d'Alger et tout près de Gia-Long (prononcer Ya-Lon). On m'a dit que Tante Germaine était très bonne. Elle a adopté pour de bon des enfants Ferrer, d'où la branche Ferrer-Laloë avec laquelle nous avons parfois des contacts. Mon père Michel déplorait que les Ferrer aient l'autorisation de porter le même nom que nous, je ne sais pas pourquoi.



Germaine, Marcelle, et Jean Laloë.

Ensuite Marcelle, qui a engendré la branche annamite de la famille. L'empereur d'Annam Ham Nghi capturé par les Français lors des guerres coloniales avait été exilé à Alger, et disposait apparemment

d'une pension généreuse du gouvernement français, probablement destinée à lui ôter toute ambition de retour en Annam. Il s'était très bien intégré dans la société locale⁴ et se consacrait en particulier à son talent de peintre. Il s'était fait construire une magnifique villa mauresque « Gia Long » dans un splendide jardin à El Biar, au-dessus d'Alger, qui est depuis devenue l'ambassade de Russie. L'Empereur a demandé à épouser Marcelle, et un mariage somptueux a eu lieu à Alger – j'en ai vu des cartes postales. Il semble que la bonne société algéroise ait réprouvé qu'une Française épouse un indigène, et ait manifesté son hostilité à Francis de diverses façons, ce qui expliquerait son départ pour Alexandrie. J'ai séjourné tout petit à Gia Long, mais n'en ai pas de souvenir. On en voit trace sur un film pris par Papa, où on aperçoit rapidement l'Empereur en habit annamite. Marcelle a eu trois enfants, tante Nhu May qui ne s'est jamais mariée, est sortie major de l'Agro, et a géré pendant des années le domaine du magnifique château médiéval de Losse, près de Montignac ; nous y sommes souvent allés en famille après la guerre. La seconde était tante Nhu Li, qui a épousé François de la Besse, un comte qui habitait le château de La Nauche. Ils ont eu comme enfants Françoise, Philippe et Anne, qui a eu une nombreuse descendance. Une petite-fille de cette dernière, Amandine Dabat, a récemment fait une thèse sur Ham Nghi, et possède beaucoup de documents familiaux de ce côté de la famille. J'ai passé du temps enfant chez les de la Besse, après la guerre, où on était bien content de pouvoir envoyer les enfants à la campagne, et de savoir qu'ils y étaient nourris. Je me souviens que j'allais tous les jours au bout du long chemin qui mène au château pour voir si mes parents ne revenaient pas enfin, mais je ne pense pas que nous étions vraiment malheureux. Je jouais avec ma cousine Anne. Le troisième enfant de tante Marcelle était Minh Duc, qui a fait Saint Cyr et a été officier dans la cavalerie. Il a fait longtemps la guerre d'Algérie. Sa femme s'appelait Dolly, ils n'ont jamais eu d'enfant. A la fin de sa vie, Minh Duc a consacré beaucoup de temps à faire le tour des registres des églises et des mairies en Normandie, ainsi que des cimetières, pour établir un arbre généalogique Laloë. C'est celui qui fait autorité aujourd'hui, dont j'ai plusieurs exemplaires, et que Yves Laloë a mis sous forme informatique à l'occasion des fêtes Laloë à Bourron (nous en avons organisé deux, qui ont rassemblé une centaine de descendants de Mamie et Grand-Père).



[Une carte postale montrant le mariage de Marcelle et le Prince d'Annam \(1904\), apparemment un grand événement local.](#)

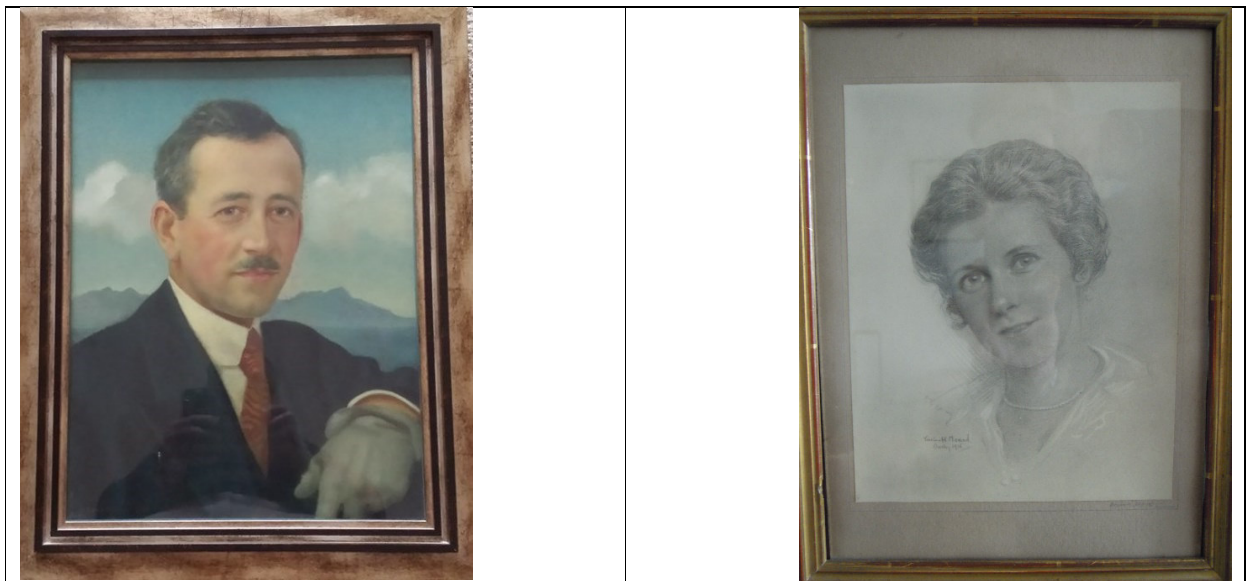
⁴ Voir le mémoire de Master 2 d'archéologie moderne et contemporaine d'Amandine Dabat à Paris-Sorbonne, « Le Prince d'Annam, archéologie de la personne » (2009).

Les grands-parents

Du côté Maternel, Maman a perdu son père dans un stupide accident lors de manœuvres de l'armée suisse. Elle était encore enfant, et cela a été un grand traumatisme. Elle disait que son père avait été mal soigné par un médecin militaire. Papa interdisait strictement que l'on joue la marche funèbre de Chopin à la maison, car elle avait été jouée lors des funérailles du père de Maman, qui ne voulait plus l'entendre. Les portraits de mes deux grands parents sont l'un à côté de l'autre dans le bureau de l'appartement bd. Arago.

La mère de Maman (née Jeanne Dufour) est morte à peu près un an avant ma naissance. On l'appelait « Mèrette » et Papa avait une adoration pour elle, car elle avait bien voulu lui donner sa fille. Elle est morte jeune d'un problème cardiaque, peut-être le même qui a emporté Maman au Poyet en 2000.

Si je n'ai donc pas connu de grands-parents maternels, en revanche j'ai très bien connu les paternels, dits « Mamie et Grand-Père ». Mamie s'est beaucoup occupée de moi au Maroc jusqu'en 1945, pendant que Papa faisait la guerre sur de nombreux fronts, et je l'adorais.



Les parents de Maman, Jean-Jacques et Jeanne Mercier (née Dufour), dite « Mèrette ».

Avant le retour en France

Grand-Père m'a raconté qu'en allant en tram à l'université, il avait remarqué une jolie demoiselle, la fille Guillemette du consul de Suisse à Alger. Il lui a fait la cour, et ils se sont mariés. Lui était catholique, elle protestante, et bien décidée à le rester et à élever ainsi ses enfants. Le mariage a eu lieu à l'église catholique et, à l'époque, on forçait le conjoint non-catholique à signer un papier promettant d'élever les enfants catholiques. Lorsque le prêtre a présenté le papier en question à Mamie, elle a maintenu son

refus catégorique. Le prêtre a alors mis ses deux mains sur le texte, ne laissant apparaître que la ligne à signer, et dit « Mademoiselle, ne regardez pas, signez seulement ». Devant tant de mauvaise foi, Mamie a ri et a signé, et elle en riait encore plus de 50 ans plus tard !

Il était lui aussi magistrat, et ils sont ensuite passés en poste par diverses villes françaises. Grand-Père a fait toute la première guerre mondiale, et disait avoir survécu grâce au fait que son père lui avait recommandé de choisir l'artillerie. Il refusait de parler de ses souvenirs, car la guerre avait été trop atroce⁵. Grand-Père tenait un petit carnet sur les faits et gestes du petit Michel et ses progrès, carnet dont j'ai hérité et qui est à Bourron. C'est assez émouvant, mais on y voit que Papa avait déjà un caractère difficile à cette époque. A la fin de cette guerre, le Liban a quitté l'Empire Ottoman, et est devenu un protectorat français. Il fallait des juristes pour marier le droit coutumier avec le droit français, et cela a été le rôle de Jean pendant des années. Il a ainsi travaillé longtemps au Grand Sérail à Beyrouth. Mamie et Grand-Père disaient que c'étaient les années les plus heureuses de leur vie (de 1918 à 1938 environ). Grand-Père parlait bien arabe et, ce qui était beaucoup plus rare, le lisait également ; je l'ai vu au Maroc lire des textes anciens sur un monument pour des marocains intéressés, alors qu'eux parlaient seulement leur langue.

Grand-Père était arrivé en avance à Beyrouth, en particulier pour y choisir une maison. Quand Mamie l'a vue, elle a dit « Je ne resterai pas ici ! », et ils en ont immédiatement cherché une autre, beaucoup plus belle. Cela a été la fameuse « maison du pacha » dont je ne sais rien de plus. Suzanne et moi sommes peut-être passés devant lors de l'un de nos deux voyages à Beyrouth, mais sans le savoir (de plus, lors de notre premier voyage peu après la fin de la guerre civile, beaucoup de maisons étaient détruites ou criblées de balles). A Beyrouth, Mamie participait à des concerts qu'elle donnait (au piano), soit à l'hôpital, soit à l'université américaine. Je ne sais pas si elle jouait seule ou en musique de chambre.

Un épisode touchant est celui de Nanie. La femme de ménage de la maison, ou une de ses amies, était très malade et a accouché quelques mois avant de mourir. Elle avait laissé comme instruction de porter le bébé « à Madame Laloë, qui est bonne, et s'occupera de lui ». Ainsi est arrivée chez mes grands-parents une toute petite fille, qu'ils ont recueillie quelques jours, avec le projet de la remettre à l'assistance publique. Les trois frères, Michel, Jean-Claude et Bernard, étaient enthousiastes d'avoir enfin une petite sœur. Au bout de deux jours, ils sont allés voir leur parents en leur disant « nous avons déménagé nos chambres en nous regroupant, pour laisser une chambre pour le bébé, afin que nous puissions garder notre petite sœur ». Attendris par cette unanimité, les grands-parents ont gardé l'enfant, qui a gardé son nom de Nanie Khoury, car ils ne l'ont quand même pas adoptée⁶.

5 Il racontait volontiers une anecdote, qui ne concerne pas précisément la guerre. A un moment, il s'était trouvé avec une responsabilité dans l'intendance de l'armée, et lors de ses achats avait visité des abattoirs. Il disait que toute personne qui avait vu un abattoir ne pouvait plus manger de viande, et lui-même avait cessé d'en consommer pendant des années.

6 Nanie m'a dit qu'elle pensait que c'était Grand-Père d'Alger qui s'était opposé à ce qu'elle porte le nom de Laloë. Le savait-elle vraiment ? Cela s'était passé plus de 70 ans auparavant. Elle a eu une fille hors mariage, Marie-Renée (ce qui a beaucoup fâché Grand-Père) et a effectué une carrière de bibliothécaire, à Rabat puis en France. Elle était obèse, sa fille aussi ; toutes deux avaient une jolie voix et chantaient très bien. A la fin de sa vie, Papa lui a acheté un appartement dans une résidence de personnes âgées à Tours, où je suis allé la voir plusieurs fois après le décès de Papa. Au décès de Nanie, nous avons eu les pires ennuis avec la direction de la résidence, des procès, etc. que nous avons fini par gagner.

Je pense que, déjà à cette époque, Grand-Père s'occupait des enfants du voisinage. A 95 ans, quand il se plaignait de perdre la mémoire, il pouvait encore nommer les enfants de leurs voisins à Beyrouth. Il nageait très bien et, à plusieurs reprises, il a sauvé la vie à quelqu'un qui se noyait (y compris François de la Besse).



Papa en train de faire de la radio à Beyrouth.

A cette époque, Papa était déjà un jeune homme, et faisait des études scientifiques chez les Jésuites, dont il a gardé un excellent souvenir. En métropole, jamais les « Jes » n'auraient accepté un protestant dans leurs élèves, mais à Beyrouth c'était différent, surtout pour un très bon élément. Papa faisait de la radio amateur, et avait demandé à ce qu'on lui achète une caméra Pathé-baby (en récompense de son bac, je crois) qui permettait de prendre des films en 9.5 mm (un format disparu où les dentelures étaient au milieu, entre les images, et non sur le côté). Je possède la plupart de ces films, et les ai fait numériser. On y voit Nhu-May, Nhu-Ly, et Minh-Duc, et bien d'autres, Bernard qui plonge, etc. mais hélas le plus intéressant de ces films a disparu. Il montrait le Liban, une expédition au Crac des chevaliers, la descente du Mont Carmel, un déjeuner à Sachleh, etc. J'ai désespérément cherché ce film, sans succès ; quelqu'un a dû faire une mauvaise manipulation et le détruire par erreur.

Quand la seconde guerre mondiale s'est annoncée, Grand-Père a dit à son épouse « Mette, nous avons trois fils qui vont faire la guerre, et qui ont des familles. Nous avons vu lors de la guerre précédente à quel point c'est atroce. Il faut que nous constituions une base arrière hors de France pour accueillir leurs familles en cas de besoin ». C'est ainsi qu'ils sont partis au Maroc. La chance a voulu que leurs trois fils, Michel, Jean-Claude et Bernard, qui tous trois se sont battus sur divers fronts, ne soient pas tués – mais Papa n'est pas passé loin, voir plus bas.

Pendant la guerre, ils habitaient donc une belle maison sur une colline au-dessus de Rabat, avenue de Marrakech, maison qui existe toujours et est habitée par le consul ou l'ambassadeur de Norvège, je crois. De l'autre côté de l'avenue il y avait une sorte de terrain vague, un stade dont la construction avait été abandonnée, et qui nous fournissait un magnifique terrain de jeu à Jacques et moi. Ce terrain abrite depuis l'Ambassade des USA, qui est gardée militairement. Il y avait aussi un beau jardin plein de roses

Marie-Renée s'est mariée et s'appelle Cazabon, elle est mère de famille et maintenant grand-mère. Après avoir été elle aussi bibliothécaire, elle et son mari ont pris leur retraite dans une jolie maison en Bretagne. Elle vient toujours, ainsi que son mari et enfants, aux fêtes familiales de Bourron.

dont s'occupait Mamie, un cognassier qui donnait des fruits pour les confitures, et une petite fontaine mauresque vide qui me servait de bateau pour les jeux. Je la revois encore.



La fontaine en zellige dans le jardin des grands-parents à Rabat. La photo a probablement été prise par Maman en 1945. Grand-Père tient Marc et Jacques sur ses genoux, je suis assis seul, et je pense que le bébé est Patrick Laloë, le premier fils de Bernard.

Grand-Père travaillait tôt au tribunal, rentrait déjeuner, faisait une sieste de 30 minutes, retournait au tribunal et revenait je pense vers 17 heures. Il allait alors sur la petite place derrière la maison et frappait dans ses mains. Les enfants de tout le quartier accouraient alors, prenaient un des douze vélos dans le garage, et formaient une longue file à vélo que Grand-Père menait à la plage en dessous de la casbah des Oudaïas. Pour ma part j'étais sur un porte bagage. Grand-Père organisait alors des jeux divers sur la plage, et apprenait à nager et le vélo à ceux qui ne le savaient pas. Toute sa vie, il a adoré les enfants, et s'est ingénié à les faire jouer de mille façons. Quand il était à Bayonne à la fin de sa vie, il a offert 15 mobylettes à des ados des HLM de son quartier ! Le propriétaire du magasin de vélos et mobylettes l'adorait.

Tout le monde disait que Grand-Père était un original, et il l'était assurément. Quand il a voulu se marier, son père Francis a prévenu la famille de Mamie que son fils était trop impossible pour se marier, m'a-t-on raconté. Il était original par sa détestation de la bêtise et de l'égoïsme humains, et disait qu'il valait mieux ne pas avoir d'enfants pour qu'ils ne soient pas malheureux sur terre. Mais il adorait les enfants, surtout les filles parce qu'elles ne veulent pas se battre et former des bandes. C'était un conteur de première classe : sur la plage, il nous racontait de longues histoires que nous adorions tous⁷. Son

7 Quand nos trois enfants étaient petits, je leur racontais diverses petites histoires que j'inventais, mais dont des éléments étaient inspirés de mes souvenirs des histoires de Grand-Père. Les héros étaient trois petits nains, Atchi habillé en rouge, Atcha habillé en bleu, et Zimboumboum habillé en jaune. Tous trois portaient une ceinture grise, mais le dimanche une ceinture dorée. Ils accueillaient dans leur jardin des animaux divers, par exemple une famille de lapins qu'ils trouvaient, tout enrhumés après un orage, sous un buisson dans la forêt. Le lendemain, les lapins

pessimisme profond se mélangeait avec une gaîté communicative et une réelle joie de vivre. Je n'ai jamais vu quelqu'un qui disait tout ce qu'il pensait à chacun de cette façon ; il a dû en blesser plus d'un(e) par cette franchise exagérée. Il prenait très à cœur son métier de magistrat et les responsabilités qui étaient les siennes quand un prévenu était condamné.

Mamie était très douce. Elle venait d'une famille lausannoise, les de Roulet, et avait très bien joué du piano dans sa jeunesse. Jeune fille, elle avait joué une fois le concerto de Schumann avec orchestre. Elle adorait la musique de chambre, et possédait beaucoup de partitions dont j'ai conservé certaines. A Rabat, une fois par semaine, elle louait les services d'un violoniste et d'un violoncelliste de l'orchestre symphonique local, afin de passer un après-midi à jouer de la musique de chambre. Elle avait aussi acheté une « Clavioline », ancêtre des claviers électroniques qui imitait divers instruments. Elle jouait ainsi la partie des cors quand ces instruments manquaient à l'orchestre de Rabat. C'est Mamie qui m'a offert ma première leçon de clarinette, et nous avons joué beaucoup de musique ensemble à la Gilberderie à la fin des années 50.

Après la guerre, les Grands-Parents sont restés au Maroc un certain temps. Toute la famille, y compris Jean-Luc, est allée les voir à Pâques 1952 à Rabat. Nous avons pris l'avion à Bordeaux Mérignac, un Languedoc 161, je me souviens encore de chaque détail ! Nous prenions souvent des picnic dans les forêts de chênes lièges, près de l'Aquedal, cela a été des vacances fantastiques. Je me souviens encore de la joie de retrouver les Grands-Parents, les odeurs et les couleurs du Maroc, des promenades dans les souks de Rabat ou à la tour Hassan et la Kasbah à vélo. Pendant un certain temps, Jean-Claude et sa famille habitaient tout près à Rabat, tandis que Bernard et sa famille étaient plus dans le sud du Maroc, à Chichahua (la famille de Tante Janine venait de la région de Marrakech, où elle possédait d'immenses orangeries). Jean-Claude était magistrat comme son père, Bernard membre de l'administration fiscale. Jusqu'en 1956, le Maroc était un protectorat français ; il est ensuite devenu indépendant sous le règne de Mohammed V, dont on disait grand bien dans la famille. Mes deux oncles se sont ensuite repliés en métropole, Jean-Claude à Saint Brieuc puis dans la région de Bordeaux et de Bayonne, Bernard à St Nazaire.

La Gilberderie

Papa a convaincu ses parents qu'ils ne devaient pas rester seuls au Maroc, et devaient revenir en France. Les Michel Laloë se sont donc mis à la recherche d'une maison en France qui pourrait leur convenir, a priori dans la région de la Loire à cause de la douceur du climat et d'une position centrale en France. Mes parents ont fini par trouver une maison près de Saumur, dans la commune de Chênehutte-les-Tuffeaux. C'était une belle maison ancienne, une sorte de relais de chasse remontant au 17^e je crois. Son vrai nom était « La Gilbardièrre », mais il avait été déformé en « La Gilberderie » par les occupants précédents qui s'appelaient Gilbert. Nous y avons passé beaucoup de vacances, avec les cousines et cousins du côté de Jean-Claude et Bernard.

mangeaient une feuille de chaque laitue du potager, et recevaient chacun une fessée pour apprendre à manger chaque laitue jusqu'au bout avant de commencer la suivante, etc.



La Gilberderie vue depuis le jardin. Devant la maison il y avait une petite terrasse, des marches descendant dans la cour que l'on voit, et sur la droite de la photo une grange qui servait de garage et de rangement. On voit au fond à droite les soubassements d'une jolie terrasse ornée de fleurs, avec une belle vue sur la Loire à quelques centaines de mètres. La première fenêtre que l'on voit au premier était celle de la chambre de Mamie et Grand-Père, au dessus de la cuisine.

La maison était entourée d'une grande propriété à flanc de colline, 2 hectares je crois. A notre arrivée, tout sauf les accès à la maison était rempli d'immenses ronces, et le taillis était plus haut que nous et totalement infranchissable. Quand on taillait les ronces, des branches vous agrippaient de partout, et c'était difficile. Les grands-parents et petits enfants se sont attelés à défricher le terrain petit à petit, cela a pris des mois de travail. Ainsi Mamie a pu se constituer un jardin fleuri. Quant à Grand-Père... il a construit une longue piste de kart pour que les enfants puissent s'y amuser ! Quand j'étais taupin, il n'était bien sûr pas question de ne pas travailler à fond pendant les vacances. Je me réfugiais à la Gilberderie, où je pouvais travailler comme je voulais sans que l'on ne me demande rien. Je me vois encore réviser ma chimie assis dans l'herbe au dessus de la bordure des fleurs de Mamie.

Le problème était l'hiver, où Mamie n'avait plus ses fleurs et beaucoup moins de visites des petits-enfants. Les journées étaient beaucoup plus sombres qu'au Maroc ou au Liban. Grand-Père disait : je ne suis pas une bonne compagnie pour ta Grand-Mère, elle a besoin de vous voir. Bref, Mamie avait des crises de larmes jusqu'au retour du printemps. C'est alors que Jean-Claude, qui était magistrat des mineurs à Bayonne, a dit à ses parents de venir dans sa région, plus clémente.

Les grands-parents ont dans un premier temps loué une maison à Biarritz, où nous sommes allés passer les vacances de Noël (je crois) avec Laurence bébé. Un très bon souvenir. Puis ils ont acheté une petite maison dans la banlieue de Bayonne, la villa Marichu je crois. Nous y sommes allés plusieurs fois en train avec Laurence, et une fois avec Eric bébé. Les Grands-Parents voyaient aussi souvent les deux filles de Jean-Claude, Anne (ma filleule, qui habite maintenant Lyon, et a perdu son mari récemment) et Claude (qui habite la maison de ses parents au Pyla, près d'Arcachon). La femme de Jean-Claude, tante Michèle (née Duburch), avait un caractère très difficile (en fait, elle était presque une malade mentale), mais voyait quand même ses beaux-parents.

Un beau jour, Mamie s'est éteinte. Grand-Père avait toujours dit qu'il se tuerait le jour de son décès, mais par miracle Tante Michèle a réussi à l'en dissuader. Il n'y a pas eu d'enterrement, ni pour elle, ni

pour lui : ils avaient décidé de donner leur corps à la médecine. Grand-Père est resté seul dans la petite maison quelque temps, avec une femme de ménage. La petite maison était constamment pleine d'enfants venant des HLM voisins, et que Grand-Père faisait jouer et instruisait : maths, latin pour les quelques qui en faisaient, et même le piano (alors qu'il n'en jouait pas !).

Ensuite, je pense que c'est Jean-Claude qui a réussi à trouver une place dans une jolie maison de retraite de Biarritz, les Hespérides. Grand-Père avait une belle chambre donnant sur un jardin, et une grande salle de bain. La restauration était bonne, et quand nous venions à Biarritz il nous invitait dans la salle réservée à cet effet. Nous avons passé de longs moments avec lui, où il se plaignait d'avoir perdu la mémoire, mais racontait en détail ce qu'il faisait à Beyrouth, les prénoms de tous les enfants des voisins, etc. En revanche, il ne parlait jamais de la guerre de 14-18, si ce n'est pour dire que cela avait été plus atroce que ce que nous pouvions imaginer, et qu'il avait vu tuer sous ses yeux de nombreux camarades.

Quand je lui demandais s'il avait des relations avec les autres pensionnaires, il disait « Non, ils sont trop ennuyeux » - « Ah bon, Grand-Père, pourquoi sont-ils si ennuyeux ? » - « Parce qu'ils meurent tout le temps ». Toujours amateurs de jolis visages féminins, il découpait la couverture de son journal de télévision lorsqu'elle montrait le portrait d'une jolie speakerine, et la gardait dans le tiroir de sa table de nuit. Il appréciait quand c'était la jolie femme de ménage qui venait faire son appartement. Un jour, des journalistes ont voulu célébrer un anniversaire de la grande guerre et lui faire raconter ses souvenirs. Il n'a rien voulu leur dire. Puis ils lui ont envoyé leur jolie stagiaire pour l'interviewer, et alors il lui a raconté divers épisodes. En particulier, il s'est mis en rébellion dès l'armistice de 1918 annoncée. L'ordre était de tirer des salves de canon pour célébrer la fin de la guerre. Il a refusé, disant qu'ils avaient déjà tué suffisamment d'hommes, et qu'il ne ferait pas tirer un obus de plus !

C'était à cette époque plutôt des histoires de famille que des contes pour enfants qu'il nous racontait. L'une d'entre elles le faisait particulièrement rire : celle du mariage de Nhu-Ly avec François de la Besse. Ce dernier était d'une famille noble et très traditionnelle⁸, et il avait remarqué la sœur aînée Nhu-May, à la fois très belle et d'une grande intelligence (elle a été la première fille à entrer major à l'Agro). Il a donc demandé à son comte de père d'aller la demander en mariage à son père, le Prince. Le comte a donc mis son beau costume, son chapeau haut de forme, et ses gants blancs, pour aller dire au Prince devant une tasse de thé que son fils désirait épouser sa fille aînée. Ce dernier a consulté Nhu-May, qui aurait répondu tout de suite « François, ah non ! Il est trop bête » - effectivement, je pense qu'il était beaucoup moins brillant qu'elle. Réponse gênée du Prince au Comte de la Besse, sur le thème « Ma fille est très honorée et fière de cette demande, mais elle est encore trop jeune pour se marier ». Mais Nhu-Ly apprend ensuite d'épisode, et déclare « Si ma sœur n'en veut pas, moi je veux bien l'épouser ! ». C'est au tour du Prince de mettre ses beaux atours, et d'informer le Comte de la situation : si la fille aînée est trop jeune pour se marier, la cadette est partante. Et François, consulté dit oui ! Quand Grand-Père riait à gorge déployée, il tapait d'enthousiasme sur tous les genoux des personnes assises autour de lui, afin de faire partager sa joie.. et cela fonctionnait assez bien.

Grand-Père a vécu jusqu'à 106 ans, dans une bonne forme physique jusqu'à la toute dernière année, où on ne pouvait plus vraiment lui parler ; il était absent. Quel personnage !

⁸ De génération en génération, les parents vouvoyaient leurs enfants, et c'était toujours le cas à La Nauche lorsque j'y suis allé enfant.

2. Les parents

Après ses études chez les « Jes » à Beyrouth, puis le passage en taupe à Ginette (à Versailles), Papa est entré à l'X en 1932 (promo 32 rouge), puis sorti deux ans plus tard. Durant ses études à l'X, il allait souvent voir Tante Guitte Koehler (Marguerite, sœur de Mamie, épouse d'Edouard Koehler), qu'il aimait bien, et jouait avec Alain qui avait alors 5 ans. Il a consacré sa première solde à faire relier ses cours à l'X, qu'il me montrait fièrement. Comme il n'était pas bien classé dans sa promo, la seule issue pour lui était l'armée, artillerie pour lui aussi. Il a ensuite fait une « Ecole d'application » à Fontainebleau, tirant à force de cheval des canons dans la forêt. Quand je passe dans le « quartier des casernes » à Fontainebleau, je me demande toujours dans lequel de ces bâtiments abandonnés il habitait.

Mamie ayant gardé ses contacts avec Lausanne, elle avait arrangé des vacances communes avec une famille Mercier qu'elle connaissait, sur une plage française (Carnon, près de Montpellier). Mérette, veuve, n'avait pas froid aux yeux⁹, et emmenait sans hésiter ses 5 enfants dans une grande Packard qu'elle conduisait pour traverser la France en plusieurs jours. Michel était d'âge à se marier, et chez les Mercier la jeune Marjolaine avait le bon âge pour correspondre. Mais, au cours des vacances, deux des frères Laloë sont tombés amoureux de la plus jeune sœur, Gratiennne ! Maman racontait que Bernard (un athlète, très grand) faisait tout pour attirer son attention, en particulier des acrobaties dangereuses en plongeant de très haut ; mais elle a choisi le plus vieux (et le plus petit) des deux frères, Michel (Bernard ne s'est marié que bien plus tard, avec Tante Janine). Lorsqu'il a fallu que les Mercier reviennent à Lausanne, Mèrette a offert à Michel de les accompagner, lui procurant une joie immense. Papa lui en a voué une intense reconnaissance, dont il parlait encore avec émotion des décennies plus tard : tout ce qu'avait fait Mèrette était parfait.

9 Maman a dû hériter de cet esprit déterminé, comme le montre notre retour du Maroc en 1945.



La famille Mercier en 1891. Je ne sais pas quel enfant est mon grand-père.

Un grand mariage a été organisé en octobre 1938 pour mes parents à Lausanne et dans ses environs. Les Laloë ne se sont rendu compte qu'à cet instant qu'ils s'associaient à une famille très riche. Mes parents n'ont guère touché à l'argent de Maman, je crois, qui a fructifié. Quand mes 5 frères et sœurs et moi avons hérité, nous avons été éberlués de l'importance de l'héritage. Pour nous, nous l'avons investi dans l'achat et la construction de la maison de Bourron, notre « petit Pradegg » comme le disent nos enfants pour nous taquiner.



Le mariage de Gratienne et Michel en Suisse. Papa avait obtenu l'autorisation de porter l'uniforme à l'étranger. Ils se sont mariés dans une petite église près de Lausanne, sur les coteaux vignobles qui surplombent le lac Léman.

La guerre approchait de plus en plus. Gratienne et Michel se sont d'abord installés à Nantes. Puis je pense que Papa a eu une affectation au Maroc et qu'ils y sont partis. Mèrette a à cette occasion donné divers meubles suisses à Maman pour qu'elle ait un souvenir de son pays. Ils ont logé quelques mois à Casablanca (dans le quartier Anfa je crois), où Papa a reçu par bateau sa « citron », puis pour plusieurs années dans un appartement à Meknès¹⁰.

10 Quand Papa et Maman sont arrivés à Meknès, Alain Koehler a habité un certain temps avec eux. La branche Koehler du côté de Mamie était la branche des catastrophes : maladies, suicides, je ne sais pas le détail. Guitte (Marguerite) était la sœur de Mamie (née de Molin), et son mari s'appelait Edouard Koehler. Ils ont eu trois garçons qui étaient tuberculeux, François, Jacques, et Alain que nous avons bien connu. Les deux premiers sont morts jeunes, je crois, mais Alain a survécu. A Meknès, Alain avait 12 ans, et Maman jeune mariée 10 de plus. Il n'était pas facile pour elle d'avoir un « enfant » aussi proche en âge. Après la guerre, Papa et Maman se sont occupés d'Alain, une fois remis de sa tuberculose. Alain était écrivain et artiste, jeune homme élégant, mais ne gagnait pas sa vie. Mes parents se sont occupés de lui pour le soutenir, et cotisés avec mes grands-parents pour lui offrir un petit appartement dans un rez-de-chaussée avenue d'Eylau, qui donne sur un jardin. Pendant mon enfance à Neuilly, Alain venait dîner tous les mercredi soir, et nous aimions beaucoup le voir. De temps en temps, il donnait un microsillon à nos parents, que nous écoutions ensuite abondamment. C'est ainsi que nous avons découvert le second concerto pour piano de Brahms, avec son grand solo de cor. Alain a eu des métiers divers, et a longtemps travaillé pour le magazine de mode « Vogue », mais il a aussi été paysagiste de jardin, auteur (deux romans, qui sont sur la mezzanine de Bourron), sculpteur (nombreuses statuettes), peintre (petits portraits), etc. Toute sa vie il a gardé une fidélité d'épagneul vis-à-vis de mes parents,

Je n'aurais pas dû être l'ainé, mais le second. En 1939, Maman était enceinte d'un premier bébé, mais Mèrette est morte subitement d'un problème cardiaque. Sous la violence du choc, Maman a fait une fausse couche. Quand elle a été enceinte à nouveau de moi, des précautions extrêmes ont été prises : elle est allée chez les Grands-Parents à Rabat, et Mamie s'est occupée d'elle afin qu'elle reste couchée des mois entiers. Tout petit, il semble que j'aie été un bébé hyper protégé par trois personnes, Grand-Père se levant la nuit pour vérifier si le bébé respirait bien. Le tout premier jouet que j'aie reçu a été confectionné par Grand-Père, à une époque où on ne devait plus en trouver dans les magasins : un magnifique pantin en carton qui m'a beaucoup plu, comme en témoigne une scène filmée.

Mais entre-temps avait eu lieu la débâcle de la campagne de France, au cours de laquelle Papa s'est vigoureusement battu avec sa batterie. J'ai réussi à lui faire raconter ses souvenirs en novembre 2001, quelques mois avant sa mort.

« 1940- Ma compagnie était en campagne (nord de la France probablement). Prévoyant l'arrivée des tanks allemands, je fais effectuer un préréglement de tir. Genevois, bien que plus jeune, est remplaçant de l'officier de batterie. Nous n'avons pas de radio, nous correspondons par téléphone. Genevois voit des chars dans le lointain, je ne les vois pas, mais fais effectuer un réglage sur un coin de bois que je vois sur la carte, et que Genevois voit de ses yeux. Les chars arrivent par le passage obligé, nous tirons et nous en détruisons un ou deux presque immédiatement. Les tanks battent en retraite.

Mais les Allemands ont la maîtrise du ciel, et de petits avions d'observations nous repèrent. Il s'ensuit une attaque très violente de l'artillerie allemande, qui fait de nombreux morts. Je devais rester debout, et je suis blessé à la jambe dès les premières salves (cette blessure explique la démarche particulière que Papa avait ensuite). Les Allemands tirent sur les chevaux, qui ne savent pas se coucher, c'est un carnage affreux.

Je suis évacué en ambulance à l'hôpital de Quimper, avec un Marocain qui avait perdu sa jambe. Je souffre beaucoup pendant le voyage. On me soigne (des sœurs, je crois). Les Allemands ont très rapidement avancé entre temps, et nous sommes prisonniers. Le père d'un camarade X visite les officiers blessés, et me procure de faux papiers. Je m'évade alors vers le sud. Un autre camarade juif me signale un passeur près de Libourne. Je continue vers Toulouse, et veux me présenter au Commandant d'armes. A la porte, un autre camarade me reconnaît, et me conseille de faire demi-tour pour ne pas être interné. Je me dirige donc vers Port-Vendres, et me présente au commandant d'armes. Il me demande mes papiers, que je n'ai plus, et ne me croit pas, me prenant peut-être pour un espion. Par chance, arrive alors un autre camarade qui me reconnaît, et me fait identifier. Je m'embarque alors pour Oran, puis prend un train pour le Maroc. Gratiennne vient me rejoindre à Oujda, et nous partons pour Rabat pour voir notre fils Franck. »

dont il me parlait souvent comme le couple qui lui avait tendu la main alors qu'il était jeune et sans avenir. Après la mort de Papa et Maman, je m'en suis un peu occupé. Au décès d'Alain, il y a eu une succession compliquée pour nous (sa seule famille) car il avait laissé ses volontés de façon peu administrative, mais c'est une autre histoire.

Papa a reçu la croix de guerre pour cet épisode, il en était très fier, mais affichait un certain mépris pour la légion d'honneur (que, je crois, il avait également reçue bien plus tard).

« 1942-Revenant de vacances en Suisse, nous prenons le bateau pour Alger, et nous y arrivons juste avant la flotte de débarquement américain (opération Torch) ! J'ai juste le temps de prendre un hôtel pour Maman et les enfants, et je me mets immédiatement aux ordres d'une unité française. On m'ordonne de tirer sur les Américains, avec des canons de DCA mis à l'horizontale, qui sont très puissants. Une mitrailleuse saute. Puis arrive l'ordre de reddition.

Je suis prisonnier des américains pendant un ou deux jours. Maman voit passer les tanks américains armés dans les rues. Je suis libéré, nous repartons en train pour Meknès, mais le train s'arrête définitivement à Fès. Par chance, toute la famille est accueillie par nos amis Rousseau, qui se tassent dans leur maison. Nous trouvons ensuite un train pour aller à Meknès, où je regagne enfin mon unité. Entre temps, un autre officier m'avait remplacé.

Plus tard (46 ou 47), alors que nous étions installés bd. Jean Mermoz à Neuilly (louant une partie de la maison des Guillelmon), les Rousseau étant en panne à Paris, nous les avons logés chez nous ».

Je (Franck) ai un vague souvenir de cette famille, assez nombreuse je crois, qui a habité le rez-de-chaussée à Neuilly pendant plusieurs semaines ou mois.

Je n'ai pas une vue claire de tous les fronts sur lesquels Papa s'est battu. Comme il était fort en électronique, il a fait partie des officiers français envoyés aux USA pour se familiariser avec le radar. Il a ainsi passé plusieurs mois en Floride, d'où il rapporté sa caméra Kodak, de la nourriture, des bonbons à goût chimique que j'adorais (je n'avais jamais eu de bonbons auparavant) et, merveille, un album magique où l'on faisait apparaître des couleurs avec un pinceau trempé dans l'eau. Il a participé à la campagne victorieuse de Tunisie, et s'offensait du fait que les troupes gaullistes avaient effectué un défilé victorieux à Tunis, alors qu'elles n'avaient guère participé à la vraie bataille. Il a débarqué avec de Lattre en Provence, est remonté jusqu'en Allemagne avec l'armée « Rhin et Danube » (dont je revois encore l'écusson avec une petite massue sur l'épaule), envahi l'Allemagne en passant par le « nid d'aigle » de Berchtesgaden, pour enfin faire partie des troupes d'occupation française en Forêt Noire, près de Freiburg in Brisgau.

3. Mes souvenirs personnels

J'en arrive enfin à ce qui est vraiment mes souvenirs personnels les plus anciens. J'ai déjà expliqué pourquoi j'ai été un bébé aussi désiré, après une douloureuse fausse-couche de Maman, provoquée par la mort de Mèrette. Je ne sais pas si ma naissance a aussi été déclenchée par une nouvelle catastrophique, mais Maman m'a plusieurs fois dit que j'étais né au pire jour de la guerre : celui où le roi des Belges, qui avait des sympathies nazies, a décidé que la Belgique abandonnait la lutte, et laissait Français et Anglais seuls en face de l'Allemagne. Comme je l'ai dit également, Maman s'était réfugiée chez Mamie et Grand-Père, afin de rester au lit plusieurs mois et ne pas risquer une seconde fausse couche.

Nous avons dans l'entrée de Bourron une très jolie photo de Mamie et Grand-Père assis à côté l'un de l'autre, l'air contents. On m'a dit que la photo a été prise peu après ma naissance, à la clinique. Cette

dernière était à quelques kilomètres de l'avenue de Marrakech, mais Grand-Père se levait la nuit pour aller vérifier que le bébé respirait toujours bien. J'étais leur premier petit-enfant.

Ces souvenirs anciens se répartissent entre Rabat, Meknès, Alger, mais je n'ai pas souvenir des voyages en Suisse pendant la guerre. Je n'en reviens d'ailleurs toujours pas que Maman ait réussi, à deux reprises, à venir en Suisse pendant les hostilités, en passant certainement par Alger et prenant un bateau pour Marseille. Pendant la guerre, les trains n'avaient guère d'horaire : on allait attendre des heures sur le quai qu'un train dans la bonne direction passe.



Mamie et Grand-Père à Rabat en mai 1940

Pourquoi le prénom de Franck ? Mes parents m'ont dit que c'était par patriotisme, et qu'ils avaient mis un « c » pour que l'on ne croie pas que j'étais allemand ou anglais. Comme Francis était vivant, j' imagine qu'il ne fallait pas deux Francis (Bernard a donné ce prénom à l'un de ses enfants, bien plus tard). En tous cas, durant toute mon enfance, on parlait beaucoup de la guerre, des Français, et bien sûr du Papa que l'on espérait tant voir revenir. On savait que l'on vivait une époque triste, et on espérait le retour, un jour, de l'atmosphère de l'avant-guerre, des produits de qualité, etc. On racontait aussi des histoires horribles, que les Allemands parachutaient des bonbons empoisonnés pour tuer les enfants français, purs fantasmes bien sûr, surtout au Maroc, mais les enfants que nous étions trouvaient cela inquiétant. Nous avions des instructions très strictes sur ce que nous avions le droit de manger ou de toucher.

A cause de la guerre, on ne trouvait guère de jouets pour les enfants, bien sûr. Peu importe ! Grand-Père me confectionnait de très beaux jouets avec du carton et des trombones (on le voit au cinéma pris par Papa), et Mamie faisait des poupées en laine. J'ai longtemps eu une poupée-marin (avec un pompon rouge) que j'avais nommée Jean-Marie.

Mon souvenir le plus ancien est probablement imaginaire, mais je l'ai gardé depuis l'enfance. Un rêve symbolique peut-être ? Je suis avec ma Maman qui me donne la main, et nous montons sur un grand bateau – toute mon enfance j'ai adoré les bateaux. Nous progressons dans les coursives et arrivons à une cabine, avec des lits superposés. Sur le lit le plus haut dort un homme en uniforme, qui nous tourne le dos. Maman me prend dans ses bras, me le montre, me dit « c'est ton Papa, mais il ne faut pas le réveiller ». Aucun de mes parents n'a pu localiser ce souvenir, que j'ai donc probablement imaginé. L'absence du père « loin et à la guerre », dont on parlait souvent mais que l'on voyait très rarement, a joué un grand rôle dans toute notre enfance à Jacques et moi.

Je me souviens bien de l'appartement de Meknès, dans une petite maison de deux étages – dont les 4 appartements étaient probablement réservés aux officiers français, je ne sais pas. La maison était entourée de terrains vagues, dans laquelle il y avait une tranchée qui était un terrain de jeu pour nous. Elle avait un jardin devant, mais je ne pouvais pas y entrer seul l'été : la porte du jardin était tellement brûlante que je n'arrivais pas à la toucher. Derrière il y avait une cour close par un mur, et dans le mur des échelons pour monter sur le toit de la maison ; je tremblais à l'idée de devoir les grimper (depuis tout petit j'ai eu le vertige), mais on ne me l'a jamais demandé. Il y avait parfois des scorpions.



La maison de Meknès, dans la ville européenne et entourée de terrains vagues. On voit le jardin de devant et la porte en métal, brûlante l'été. Derrière se trouvait un autre petit jardin clos par un mur.

La rue s'appelait « rue de Nantes », et est devenue « rue de Safi », ou peut-être « rue de Kenitra », je ne suis pas certain. Le marché était tout près, au bout de la rue, et à son entrée il y avait un petit aquarium avec de beaux poissons, que j'avais baptisés « les Kaken », on ne sait pourquoi. Je demandais souvent à Maman d'aller voir les Kaken. Nous n'avions bien sûr pas de gâteaux pendant la guerre, mais il y avait des marchands d'oublies, espère de grand biscuit circulaire très mince. C'étaient des loteries : on payait, et le vendeur faisait tourner une roue de bicyclette avec une plume qui passait entre des clous ; selon la position atteinte, on gagnait une oublie ou rien, rarement deux oublies.

Un beau jour, j'ai décidé d'ouvrir le robinet du bidet pour y faire flotter avec Jacques les bateaux en papier que nous avions confectionnés. Maman était partie quelques instants au marché. Terreur : je n'avais pas la force de refermer le robinet ! L'eau a commencé à couler sur le sol, puis dans le corridor. J'ai mobilisé Jacques et, tous les deux, nous avons pris toutes les serviettes de la maison pour stopper la progression de l'eau en construisant un barrage. Heureusement que Maman est vite rentrée !

Un autre jour, Maman nous a dit de descendre jouer dans la cour derrière l'immeuble. J'y ai vu un scorpion, et j'ai vite pris Jacques par la main pour le remonter dans l'appartement. Maman m'a beaucoup félicité, j'étais très fier de mon rôle de grand frère.

De temps en temps, nous étions malades, comme tous les enfants. Maman s'occupait beaucoup de nous. Un jour où j'avais bien mal aux oreilles, je la vois encore au bord du lit, presque des larmes dans les yeux, dire « Si seulement je pouvais prendre ton mal à ta place, comme je serais contente ! ». Un enfant se souvient de ces moments. Un autre jour, je demande à Maman « pourquoi faut-il dormir chaque nuit ? Ce serait bien plus amusant de rester toujours debout ». Elle m'a répondu « la nuit est un grand réconfort pour les gens qui sont tristes et qui peuvent l'oublier un moment, ou pour ceux qui ont des grands soucis ; elle pensait probablement à la perte de Mérette qui avait été un très grand choc pour elle, et à l'angoisse de savoir Papa à la guerre.

Depuis le marché, dans la ville européenne, on descendait vers un vallon, puis on remontait ensuite sur la ville arabe, par une route qui faisait le tour des murailles (qui sont magnifiques à Meknès, qui a également de très belles « Bab »). En descendant, à droite se trouvait le jardin du cercle des officiers, autre lieu de promenade pour les enfants. On y voyait des caméléons, et j'essayais (sans grand succès) de les faire changer de couleur. Il y avait beaucoup d'escholzas, de soucis, et d'insectes spectaculaires (sauterelles, mantes religieuses). J'ai fait mes premiers pas (tard !) dans ce cercle des officiers, Papa devait être présent puisqu'il existe un film qui immortalise cet épisode. Mais Maman m'a aussi dit que j'avais fait mes premiers pas lors de mon baptême, en Suisse ; ceux du Maroc étaient peut-être mes seconds pas ?

Au fond du vallon, il y avait (et il y a toujours) une splendide piscine avec trois bassins, où nous allions souvent. L'une d'entre elles est alimentée par l'eau qui coule d'un tuyau au-dessus des marches, et je me mettais souvent dans le flot.

Un autre jour, l'infirmière est venue à la maison pour vacciner les enfants. Je me rappelle m'être caché sous la vitrine dans un coin du salon pour échapper à la piqûre, mais on m'a vite trouvé... La perspective du dessous de ce meuble est toujours très présente dans mon esprit.

Maman m'apprenait à lire et à écrire. Elle s'était procuré un excellent livre, je ne sais comment (envoyé de Suisse ?), selon la méthode traditionnelle. Les deux personnages principaux étaient très stylisés, le grand Jojo et le gros René. Lorsque je m'occupais d'aide aux devoirs rue Tournefort, j'ai été amusé de voir que ce livre était parfois encore utilisé. Je pense que Maman nous apprenait aussi à calculer, les tables de multiplication, etc. , mais je ne m'en souviens pas.

Nous sommes allés une fois à l'Aguelmane de Sidi Ali, en altitude, près d'un lac magnifique. Maman devait être contente de retrouver de la montagne ! Nous étions dans une pension, je ne sais plus où exactement. Un jour, on m'a dit d'aller attraper avec Jacques des grenouilles avec un appât qui était un pompon de laine rouge. J'ai été mécontent de constater que cela ne marchait pas du tout : les grenouilles ont totalement ignoré les pompons.

Un autre souvenir vague se situe à Ifrane. Papa était là et nous habitions sous des guitounes militaires brunes et circulaires, dans un petit vallon un peu au-dessus d'Ifrane, et avec un ruisseau. Mon seul souvenir est que, à la cantine sous les tentes, il y avait des betteraves comme légume, et que je n'aimais pas trop cela.



Maman et moi devant la guitoune familiale, plantée dans le petit vallon qui traverse Ifrane. Les repas se prenaient en commun avec les autres familles, dans d'autres tentes militaires plus grandes.

Souvenir de guerre : Maman nous emmène dans l'avenue qui passe devant le marché de Meknès, où défilent des soldats américains. Soudain je vois l'un d'entre eux, un grand GI, courir vers moi, et j'étais un peu inquiet, Maman aussi probablement. Il pose son sac sur le sol, et en sort un paquet de bonbons, qu'il me donne ! Ce geste était très touchant : probablement cet homme avait transporté ces bonbons depuis des semaines depuis son Arkansas natal, avec le projet de les donner au premier petit Français qu'il verrait. En tous cas, Jacques et moi avons adoré le goût bien chimique mentholé et l'aspect rose et violet de ces pastilles, car nous n'avions jamais vu cela. C'est un beau souvenir, que j'ai raconté plusieurs fois à des amis américains.

Un autre souvenir émerveillé est celui de découvrir les « albums à colorier magiques » que Papa avait rapporté de son séjour militaire aux USA : il suffisait de passer de l'eau avec un pinceau sur les images, et on faisait apparaître les couleurs (un peu délavées, il est vrai) de Blanche Neige et des 7 nains !

Nous avons effectué de nombreux voyages à Rabat, probablement par le train puisqu'il y a une ligne directe. J'ai déjà raconté les expéditions à la plage, en caravanes de vélos conduites par Grand-Père, immense sur son grand vélo. Nous nous arrêtons parfois sur le chemin à la Tour Hassan, qui était entourée de multiples colonnes, mais sans dallage : c'était à l'époque une sorte de terrain vague, avec des bosses et des creux, où il était très amusant de faire du vélo sur ces montagnes russes.

Nous jouions aussi beaucoup dans le beau jardin de Mamie, avec toutes ses roses. Grand-Père avait acheté deux autos à pédales qui nous plaisaient beaucoup, mais je me souviens encore qu'elles étaient souvent trop lourdes à manœuvrer sur un terrain qui n'était pas plat. L'un d'entre nous, ou un adulte, se dévouait alors pour pousser le conducteur.



Les trois frères sur leurs voitures à pédales dans le jardin de Mamie et Grand-Père. Jacques était un petit garçon très vif et très amusant. Je crois que j'ai beaucoup joué avec lui à cette époque. Marc était un petit garçon un peu plus fragile.

Une fois, Jacques et moi sommes allés jouer dans le terrain vague d'en face, une sorte de chantier juste au-dessous de la maison, sans penser que nous faisions quoi que ce soit de mal. Maman a réalisé que nous n'étions plus dans le jardin, et s'est totalement affolée, pensant que quelqu'un avait enlevé ses enfants. Mamie et Grand-Père ont couru dans tout le quartier pour nous retrouver ou recueillir des témoignages, alors que nous étions à vingt mètres de la maison (mais de l'autre côté de la rue). Quand nous sommes rentrés, nous avons été très surpris d'être grondés aussi fort. Notre punition a été de terminer l'après-midi confinés dans le noir, avec les volets de la chambre fermés. Je me souviens encore de cet événement, et de ma surprise.



Une représentation de la maison de Mamie et Grand-Père à Rabat, avenue de Marrakech, en novembre 43 ; artiste inconnu(e). On voit l'arrière de la maison, avec le jardin où Mamie avait sa roseraie, et où se trouvait la fontaine mauresque en zélige. L'autre côté de la maison avait une vue sur Rabat, la tour Hassan, la kasbah des Oudaïas et l'estuaire du Bou-Regreg. Le petit garçon en bas à droite est Franck.

Il y avait bien sûr très peu de livres pour les enfants, mais Grand-Père avait trouvé dans un magasin un album illustré « Monsieur Petipont », que j'ai d'ailleurs toujours. Je vois maintenant qu'il était assez stupide, mais je l'adorais. Je demandais tous les jours à Mamie de me le lire et, chaque fois qu'elle changeait un mot, je protestais. Mamie s'en amusait beaucoup. Beaucoup plus joli était un autre album, l'histoire de Pouichore le petit poussin. Après la mort de sa Maman, son père se marie avec la méchante Vitrega, qui vient avec sa fille la paresseuse Lénécha. Trop malheureuse, Pouichore va voir la belle fée dans son palais dont les tours ont des formes d'animaux, etc. J'ai toujours ce joli livre édité à Alger mais, comme le papier que l'on utilisait pendant la guerre était de très mauvaise qualité, il s'est en partie décomposé et déchiré. C'était probablement un cadeau de Grand-Père d'Alger à son arrière-petit-fils. Mamie me racontait aussi l'histoire de l'enfant d'éléphant et du python bicolore de rocher (Kipling), dans un livre illustré qui devait dater de bien avant la guerre et qui est à Bourron.

Nous avons aussi effectué des voyages à Alger et en Suisse. Je suis incapable d'en faire la liste, mais Christine a dépouillé les lettres que les parents avaient laissées dans le coffre marocain, dans leur chambre du Poyet. Elle a reconstitué une bonne partie des voyages (sauf ceux qu'ils faisaient ensemble, puisqu'il n'y avait alors pas d'échange de lettres). A Alger, nous allions à Mont-Riant, mais je ne crois pas m'en souvenir, pas plus que de Gia-Long et de son jardin. Je me souviens juste d'une promenade avec Maman tout en bas d'Alger, là où il y a des arcades. Il y avait dans la vitrine d'une pharmacie une splendide voiture bleue et blanc, qui m'émerveillait, je n'en avais jamais vu d'aussi belle. C'était cependant une décoration du magasin, pas un jouet à vendre.

Je me souviens également d'un voyage vraiment très long où la locomotive était tombée en panne – probablement un retour d'Alger vers Meknès ou Rabat. Au bout d'une heure, on a dit aux passagers de descendre dans la campagne, au lieu de rester assis dans les wagons, qui étaient probablement très chauds. Je nous vois avec Maman assis dans les prés, attendant des heures, et puis avoir vu une fumée lointaine s'approchant, qui était la locomotive de secours qui nous a permis de compléter le voyage.

J'ai mentionné plus haut l'épisode où, de retour de Suisse, nous sommes arrivés dans le port d'Alger quelques heures avant le débarquement américain. J'ai un souvenir d'une cave avec des bruits d'explosion, que j'ai longtemps cru un faux souvenir. Maintenant que je sais que nous étions effectivement à Alger durant ce débarquement, je pense que le souvenir est réel.

A l'automne 1945, à la fin de la guerre, Papa et ses hommes cessent leur avance, et Papa est affecté aux troupes d'occupation de l'Allemagne, en zone dite française. Il a écrit à Maman de venir le rejoindre avec les trois enfants, dont Marc qui était tout petit (né en avril 44), et un bébé fragile, et Maman est partie ! Une fois de plus, nous avons fait le long voyage Rabat-Alger, avec les Grands-Parents qui étaient venus nous accompagner et pour aider. Mamie m'a raconté une anecdote : elle était émue de nous voir partir et avait un peu la larme à l'œil. Je lui ai dit « Ne sois pas triste Mamie, je t'écirai tout le temps, tu n'auras pas le temps pour que nous te manquions : quand tu auras terminé la lecture d'une lettre, aussitôt tu en recevras une autre ! ». Ce voyage était une aventure : entre Alger et Marseille, nous avons profité d'un pont aérien de forteresses volantes américaines ! Avant le départ, Maman a eu une rapide formation sur la piste de décollage : que faire en cas d'accident, comment mettre un parachute à ses enfants, etc. Elle dit qu'elle n'était pas rassurée. De plus, elle était inquiète pour Marc, qui était malade ; je crois qu'il rejetait presque toute la nourriture. Le voyage s'est en fait bien passé, mais je me souviens encore de l'inconfort de l'intérieur d'une forteresse. Il n'y avait bien sûr aucun siège, et nous étions assis sur les parachutes, le dos appuyé contre la paroi sur laquelle couraient de nombreux câbles. Je ne me souviens plus, ni du décollage, ni de l'atterrissage.

Arrivée au milieu de beaucoup d'uniformes, nous montons dans un de ces grands camions militaires bâchés avec plusieurs autres familles. Au bout d'un voyage sur la route, nous arrivons en un lieu où se trouve un grand groupe d'officiers français, dont notre Papa. Comme Jacques et moi étions assis l'un à côté de l'autre, je lui montre l'un d'entre eux, et je lui dis : je crois que c'est notre Papa. Je pense que je me basais sur des photos que Maman nous montrait souvent. Mais des enfants ne peuvent pas descendre seuls d'un camion militaire, c'est trop haut. Un autre officier s'approche de moi, et me prend dans ses bras pour me déposer à terre. Je dis à Jacques : je me suis trompé, c'est lui notre Papa. Mais, en fait, ma première impression était correcte : le bon papa était bien celui que j'avais repéré.

S'en est suivi un long périple en France pour remonter la vallée du Rhône. Je me souviens d'immenses tentes militaires avec des rangées de dizaines de lits de camp alignés, tout en couleur kaki. Un autre souvenir est une attente interminable (ou ressentie comme telle par un enfant) la nuit sur un quai de gare, en attendant qu'un train passe. Il n'y avait pas de sièges, et épuisé j'essayais de m'asseoir sur des valises, mais cela me faisait mal. Le souvenir suivant est la traversée en camion militaire de villes totalement détruites, très probablement en Allemagne.

Nous avons fini par arriver. Nous logions dans la moitié réquisitionnée d'une maison dans le village de Günterstal, près de Freiburg in Brisgau, dans la forêt noire. Les propriétaires s'appelaient Kanstinger¹¹, et étaient terrorisés, imaginant l'occupation française comme un autre régime nazi. Puis les relations se sont créées, et nous avons continué à les voir longtemps après la guerre.

11 Leurs fils s'appelaient Klaus, et le père était architecte. J'ai passé un mois chez eux en séjour linguistique, vers les années 1955, et Klaus est venu avec nous au Home en Normandie. Klaus est ensuite repassé à Neuilly une ou deux fois. Tout récemment, il m'a envoyé une jolie photo de sa maison (celle où nous avons habité) couverte de neige.

L'époque était tendue, l'on craignait l'apparition d'une résistance allemande, ce qui ne s'est pas produit. Je me souviens que les lampes de poches et les stylos de la population avaient été réquisitionnés, et d'avoir vu des énormes piles de ces objets. J'aurais bien pris une lampe de poche, mais Papa m'a dit que cela aurait été du vol. Je me souviens de Noël 1945, il faisait très froid et il y avait énormément de neige. Je me souviens aussi d'un jouet merveilleux, un petit téléphérique coloré tenu par une ficelle, avec une manivelle pour le faire avancer. Comment pouvait-on trouver des jouets à cette époque ? mystère.

Maman nous avait dit à Jacques et moi « Vous allez aller à l'école avec les petits Allemands. Il faut vous faire des amis, et comme cela vous apprendrez l'allemand en prime ». Le jour dit, Jacques et moi allons à l'école, un peu anxieux, mais décidés à appliquer la consigne. Impossible : nous nous sommes immédiatement retrouvés tous deux entourés d'une foule d'enfants allemands qui voulaient nous parler. On leur avait dit « nous sommes occupés par les Français, il va être obligatoire de parler leur langue, donc il est très important que vous parliez aux petits Français pour l'apprendre ». De façon générale, les Allemands étaient terrorisés. Un jour, en jouant, Jacques et moi avons retrouvé en creusant dans le sol du jardin un casque à pointe, enterré là. Les Kastinger ont eu très peur d'être arrêtés pour possession d'un objet interdit..



Je situe cette photo devant la maison de Günterstal, en 1946

Je ne me souviens pas des circonstances du retour à Paris. Maman et moi avons habité un certain temps chez Tante Marthe¹², 18 avenue Trudaine (on m'avait fait apprendre l'adresse par cœur, au cas où je me perdrais). Pour entrer, il fallait sonner un coup long, un coup court. Où était le reste de la famille, je ne

12 Tante Marthe, sœur de Jeanne Dufour (Mèrette) était veuve. Pendant la guerre de 14-18, elle avait été infirmière. Elle avait en particulier soigné un officier gravement blessé (gagé, je crois), Robert Mailhe, qu'elle avait ensuite épousé. Il n'avait pas survécu très longtemps à la guerre, et était décédé en laissant à son épouse un immeuble avenue Trudaine. Ils n'ont pas eu d'enfant. Tante Marthe occupait un appartement, et vivait du revenu de la location des autres. C'était bien sûr très généreux de sa part de nous accueillir.

Mes parents lui ont manifesté leur reconnaissance en l'invitant chaque année pour les grandes fêtes ; il n'y avait pas de Noël sans Tante Marthe. A la fin de sa vie, elle était bien malade, et Maman a passé de nombreux jours à dormir avenue Trudaine pour la veiller et s'occuper d'elle.

sais pas : Papa était-il resté à l'armée avant de trouver un emploi civil, et mes deux frères en Suisse? Maman s'occupait de ma scolarité, et m'avait inscrit au cours Hattemer. Nous sommes allés une fois au cirque Médrano, tout près. Je me souviens avec émerveillement des acrobates qui avaient des costumes fluorescents et évoluaient dans le noir, éclairés seulement par des lampes UV.

Ensuite (je ne suis pas très sûr de l'ordre), nous avons habité en famille rue de Lotha, près du bois de Boulogne, je crois au rez-de-chaussée d'un petit pavillon particulier. On parlait beaucoup du manque de logements à l'époque, et de la nécessité de reconstruire rapidement le pays. Puis s'est présentée l'occasion de rejoindre les Guillelmon 18 bd. Jean Mermoz à Neuilly, où ils possédaient une grande maison (détruite depuis pour construire de grands immeubles); ils habitaient la partie moderne, nous l'ancienne plus grande. Il y avait un grand jardin devant la maison, un autre derrière où les enfants avaient chacun un mètre carré de jardin pour faire pousser leurs fleurs. Oncle Jean Guillelmon¹³ et Tante Claire (née de Cérenville, petite-fille Mercier) étaient gentils avec nous, et nous jouions avec leur fils Hubert (deux ou trois ans de plus que moi) et leur fille France (à peine plus âgée que moi, quelques mois je crois). La maison était un peu vieillotte, mais nous avions beaucoup de place, un grand rez-de-chaussée, un premier avec cinq chambres et une salle de bain, deux « chambres de bonne » au second et un espace pour la lessiveuse (pas question de machine à laver à l'époque, bien sûr). Papa avait trouvé un emploi à «Radio-Industrie », une entreprise qui avait ses bâtiments au fond de Neuilly, et construisait je crois des radars. Il m'a emmené une fois dans les labos, et j'ai pu tourner les boutons d'un oscilloscope.

Papa et Maman engageaient des jeunes filles au pair pour s'occuper des enfants. La première était une Allemande nazie convaincue, qui disait « Hitler n'est pas mort, il va revenir pour vous tuer tous ! », mais elle faisait bien son travail. Il y a eu ensuite des suisses, Heidi, puis les trois sœurs Bonhôte (je crois Anne-Marie, Salomé, et Anne la plus jeune) qui se sont succédé. Mes parents ont emmené Anne à Cap Ferret (comment tout ce monde tenait-il dans la Juva ?) dans la grande villa Antoinette, où étaient également logés les Rivier et probablement Jacques Mercier. Ce dernier a fait un enfant (Jean-Philippe) à Anne, puis l'a ensuite épousée, avant de divorcer pour la seconde fois quelques années plus tard. D'autres jeunes filles se sont succédé, je ne me souviens pas de toutes. Une de nos préférées était Inger, une Suédoise, qui est hélas morte jeune d'un cancer- je ne sais pas comment nous l'avons appris des années plus tard.

13 Oncle Jean avait travaillé chez Renault, et était proche de la famille Renault. Il regrettait la condamnation de Renault pour collaboration à la libération.



Le devant de la maison de Neuilly, avec la fameuse Juva 4 devant. Nous habitions toute la partie à droite et au-dessus de la porte d'entrée, les Guillelmon la partie plus moderne à gauche. Deux grands jardins se trouvaient devant et derrière la maison.

Il devenait urgent pour moi de commencer une vraie scolarité. Heureusement, le lycée Pasteur était tout près. J'ai dû passer un examen d'entrée, avec une dictée très difficile : je me souviens encore qu'il y avait un mouton dans le texte, et que je ne me souvenais plus où l'on doit mettre le « h » : faut-il écrire « mhouton », ce qui a un petit côté arabe sympathique, ou alors « mouthon » par analogie avec le poisson, ou carrément « mhouthon » ?? La question est effectivement très délicate... Par miracle, le niveau général des postulants ne devait pas être très haut en cet après-guerre, et l'on m'a accepté au lycée.

Je me souviens encore de la rentrée, des élèves en rang dans la grande cour devant le lycée, et du nom de ma maîtresse : Madame Houé, prof de 9^e, qui était gentille. Ensuite j'ai eu Monsieur Darré en 8^e, puis une terreur en 7^e : Mademoiselle Lecsynski. Elle était plutôt méchante et nous a fait vivre des psychodrames incroyables dont je me souviens encore ; j'avais encore peur d'elle en regardant sa photo des années après. Mais elle était aussi probablement une bonne enseignante.

Un souvenir anecdotique : elle nous enseigne les fractions, et demande à toute la classe comment additionner $\frac{1}{3}$ et $\frac{7}{8}$. Personne ne sait mais, en réfléchissant, je lui propose de multiplier par 8 dénominateur et numérateur de la première, par 3 ceux de la seconde. Sa réaction immédiate : Laloë, vous avec triché, vous avez pris la solution quelque part ! ». Avec elle, les punitions pleuvaient.

On était bien plus sévère avec les enfants que maintenant, et nous avons tous reçu à l'occasion des gifles, ce qui paraît difficile à croire maintenant ; les principes d'éducation ont changé en bien (pas sur tout, je pense, mais sur beaucoup de points). J'ai cependant parfois eu des triomphes familiaux. Un jour, les parents nous demandent à table : sur une île déserte, si vous n'aviez droit qu'à un seul aliment, que choisiriez-vous ? les petits répondent leur dessert préféré, comme naturel. Après réflexion, je réponds à mon tour « le lait ». Les adultes s'esbaudissent en chœur et s'écrient « mais que cet enfant est intelligent ! Il a choisi l'aliment le plus complet sur le plan nutritif, celui qui nourrit les enfants de tous les mammifères ». Je me suis tu, mais je savais parfaitement que je ne méritais absolument pas ces compliments ... Je m'étais juste dit que je voudrais pouvoir boire un liquide et manger du solide, donc du

fromage. Le triomphe était une imposture ! Autre moment de gloire, en 7^e ou 8^e je crois, un problème posé par le prof : sur un stade, un coureur part à 12 km à l'heure, suivi une minute plus tard par un cycliste qui roule à 36 km à l'heure. Quelle sera la distance parcourue lorsque le cycliste dépassera le coureur ? Maman et Papa étaient si fiers que j'aie facilement trouvé la solution qu'ils l'on écrit à toute la famille, les Grands Parents, etc., et jusqu'à Tante Nhu May qui m'a envoyé une lettre de félicitations.

Je n'étais ni un bon, ni un mauvais élève. Un point fort était l'orthographe : comme je lisais beaucoup, j'écrivais instinctivement avec une orthographe correcte, sans connaître les règles. Ce n'était pas parfait, mais bien meilleur que ce que faisaient mes camarades, et cela m'a beaucoup aidé. Ce qui m'a beaucoup gêné est une timidité presque malade : lire un texte en classe était un supplice pour moi, et je me mettais à bégayer, ce qui irritait les profs. Je lisais parfois mal les mots, je parlais du « winski » du capitaine Haddock, etc., ce qui faisait rire mes parents. Encore jeune homme, je rougissais facilement, et l'on se moquait un peu de moi.

Contrairement à la plupart des enfants, je ne me joignais pas facilement à un groupe, voire aux « bandes » qui se constituaient en cour de récréation et se bagarraient. J'aimais bien être dans mon coin. Le pasteur Jean Gastambide, qui l'avait remarqué, m'appelait « le chat qui s'en va tout seul ». Maman me donnait divers surnoms : « Friquet », « Kikou », puis « Fifrely » (j'avais mal lu le nom d'un type de bateau dans un journal de voile, et prononcé ainsi le nom du « Fire fly » - il faut dire que je ne parlais pas anglais).

J'ai eu des cours de dessin avec Madame Raitlinger que j'aimais beaucoup, et de musique/piano aux cours Martenot. La méthode Martenot était un peu l'opposé de celle des conservatoires actuels : pas ou très peu de solfège qui rebute les enfants, idem pour les gammes, encouragement à apprendre les morceaux par l'oreille et imitation autant que par lecture d'une partition. On m'encourageait beaucoup, et on disait à mes parents que j'étais très doué, mais je faisais très peu de progrès. La répétitrice de piano s'appelait Mademoiselle Stinzi, et habitait à Neuilly rue d'Armenonville où j'allais une fois par semaine. Elle était très douce et gentille, et s'occupait d'un neveu orphelin d'une vingtaine d'années. Un drame horrible s'est produit quand ce neveu a été tué pendant la guerre d'Algérie. Il y avait régulièrement au cours Martenot des auditions, dont j'avais grand peur.

J'ai demandé à abandonner le piano, et au bout d'un certain temps j'ai eu gain de cause. Quelques années plus tard, je m'y suis remis tout seul. Mes parents ont remarqué que je jouais tous les jours sur le petit piano droit au coin du salon. Ils m'ont alors proposé de recommencer avec Madeleine Defontaine, qui donnait aussi des cours de piano aux enfants Guillelmon – elle était une amie de la famille, je ne sais plus par quel intermédiaire. Avec elle, c'était le piano traditionnel, les gammes, etc. et cela m'a beaucoup plus plu. Invitée à Pradegg par Tante Claire, elle organisait des représentations théâtrales que donnaient cousins et cousines. J'ai continué le piano plus tard avec un pianiste connu, André Terrasse, mais il faut dire que je n'ai jamais bien joué. Suzanne étant bien meilleure que moi, j'ai renoncé, d'autant plus que j'avais entre temps démarré la clarinette (avec l'aide de Mamie).

Un très grand événement a été l'arrivée de la première petite sœur, Christine ! Lorsque Maman est revenue de la clinique (on y restait 10 jours à l'époque), les trois garçons ont entrepris de décorer la maison avec des affiches et dessins « Vive la petite sœur », accrochés dans l'entrée et l'escalier. Maman avait été surprise et extrêmement touchée de cette initiative spontanée (qui rappelle un tout petit peu celle des trois frères à Beyrouth pour garder Nanie).

A partir de 47-48, la vie a commencé à mieux reprendre son cours, le rationnement disparaissait petit à petit, Papa avait acheté la Juva 4, etc. En 1948, la famille est partie pour la première fois en vacances, à Perros-Guirec, avec Christine qui était une petite fille adorable marchant à 4 pattes sur la plage. Les parents nous ont acheté quelques jouets de plage, et nous alternions entre les deux grandes plages de Perros. Nous sommes aussi allés en vacances avec les Grands-Parents en Valais, à La Forclaz. Christine avait un magnifique costume de valaisanne.



Christine à La Forclaz, en 1948.

Puis nous sommes allés plusieurs étés à Cap-Ferret, dans le bassin d'Arcachon, en louant une grande villa, la « Villa Antoinette » qui existe toujours¹⁴. Les Grands-Parents venaient de Rabat, et les Rivier se joignaient à nous, et venaient dans leur Studebaker américaine qui nous impressionnait beaucoup. Une année, Jacques Mercier est également venu. Papa avait acheté une vieille périssoire d'occasion, avec laquelle nous nous sommes beaucoup amusés. Grand-Père organisait mille jeux sur la plage. Je commençais à avoir très envie d'un bateau à voile.

¹⁴ Les Mousset, passant à Cap Ferret, ont retrouvé cette grande villa sur mes indications, et en ont envoyé une photo.



Dans le jardin de Neuilly, été 49 ; Jacques n'est pas sur la photo, peut-être l'a-t-il prise avec l'appareil Retina de Papa? la famille était presque au complet, il ne manquait que Jean-Luc.



La plage du bassin du Cap Ferret : Martin, Martine, Nicole, Christine qui marche derrière, Franck, Nicolas, Jaques, Laurent et Marc.

Ensuite nous sommes allés en Normandie, au Home près de Cabourg, puis à Houlgate dans la villa de Monsieur Porée¹⁵. C'était plus près, et Papa pouvait faire l'aller-retour depuis Paris pendant les week-ends. Il y avait un grand jardin, et nous avions construit un mini-golf avec une dizaine de trous et d'obstacles. A partir de début septembre, nous allions à Pradegg, où nous rencontrions des cousins et cousines ; Pierre et Olivier Saltet (fils de tante Andrée et d'oncle Marc, architecte de l'Opéra puis du

¹⁵ Celui de la coupe Porée à Roland Garros ; c'était un ex champion de tennis, qui avait dû abandonner à la suite d'un accident (une balle reçue dans le visage ?) qui lui avait fait perdre un oeil.

château de Versailles); Laure, Claire et Fanchette Bischoff (filles de tante Zab et d'oncle Marc, ambassadeur suisse), Nicolas et Laurent Rivier (fils de tante Marjolaine et d'oncle André), et aussi la bande des enfants Bréaud (Eric, Philippe, Laurence, Marie-Noëlle, fils et filles de ma chère marraine Tante Monique et d'oncle Raimond). J'étais particulièrement proche de ma cousine très gaie Laure Bichoff lors de ces séjours à Pradegg, un peu comme Simon et Sarah, mais hormis Pradegg nous nous voyions très peu.



La maîtresse de maison était Carmen Chatelanat, à qui la fondation Mercier avait confié ce rôle qu'elle assumait très bien. Elle était très affectueuse et nous l'aimions bien, mais savait nous gronder quand il le fallait. Je crois qu'elle avait perdu toute sa famille, et qu'elle avait été une protégée des fondateurs du château. Elle avait demandé aux enfants que nous étions de la tutoyer, afin que nous lui jouions le rôle de famille. Quand la fondation Mercier a décidé de ne plus gérer Pradegg, une groupe de cousines « Pradegg accueil » a décidé de reprendre cette gestion, chaque hôtesse prenant ses fonctions pour une quinzaine ou un mois. On aurait pu croire qu'un système compliqué de cette nature ne fonctionne pas bien et dégénère en disputes, mais au contraire il a superbement bien marché grâce aux cousines, et nous a permis de continuer à profiter du château pendant 20 ans. C'est ainsi que j'ai pu inviter pour un séjour le quintette Cécilia, tout le groupe de recherches, et une fois de nombreux collègues étrangers à la suite d'un colloque à Torino.

J'aimais particulièrement ma marraine tante Monique (sœur aînée de Maman), une personne à la fois d'une grande allure et d'une douceur communicative. Elle vivait un peu hors du monde, toujours tournée vers la beauté. Après mon séjour à Pradegg de septembre, juste avant la rentrée, elle m'invitait quelques jours dans sa jolie maison 18 avenue de Jaman en haut de Lausanne, et je partageais la vie de sa grande famille (Eric, Philippe, Laurence qui a mon âge, et Marie-Noëlle). C'est chez eux que j'ai découvert le concerto de Mozart pour clarinette, avec de vieux 78 tours. Un joli souvenir !



La bande des 6 sur le banc de l'entrée à Pradegg

Durant les sorties familiales du dimanche, les promenades en forêt ou les visites de châteaux, et plus encore durant les voyages en train, il était difficile pour les parents de garder un œil constant sur 6 enfants. Dans toute la vie de famille, une certaine organisation était nécessaire ainsi qu'une répartition des tâches. L'une d'entre elles était la surveillance des petits. Les parents avaient institué un système où chacun des trois grands était responsable d'un petit, devait garder l'œil sur lui, le faire jouer, et signaler aux parents tout problème. Inversement, chaque petit savait très bien à quel grand s'adresser en cas de besoin, et le système fonctionnait très bien. J'étais « le garçon » de Geneviève, Jacques celui de Christine, et Marc était en charge de Jean-Luc. Ce dernier, depuis tout petit, a toujours été le plus rigolo de nous tous ! Pour nous taquiner, Maman disait « j'ai dû faire 5 brouillons pour arriver à mon meilleur résultat ». Mais, parfois, elle me disait aussi « J'aime autant tous mes enfants mais, tu sais, le premier tient une place spéciale dans mon cœur ». En tous cas, nous adorions tous faire jouer notre petit dernier, qui faisait presque toutes les promenades sur mes épaules.



Geneviève vers 1953.

Pour chacun de mes anniversaires, et pour Noël, je demandais de l'argent pour économiser et pouvoir acheter un bateau. Papa jouait le rôle de la banque, notait les entrées, et nous calculions ensemble les intérêts chaque année. Au bout de 5 ou 6 ans j'ai pu acheter un MMM (monotype minimal de la Manche) d'occasion, qui datait d'avant-guerre, et était mal gréé. Je l'ai appelé « Kikou », selon le surnom que me donnait Maman. Nous n'avons gagné aucune régate ! Mais nous avons fait de multiples sorties, avec la difficulté de remonter le cours de la Dives ou celui de la marée entrante. Ce bateau nous a beaucoup amusés, y compris le grattage et la re-peinture de la coque chaque année, puis le transport vers le port de Dives sur une remorque que nous poussions à la main.



Le Kikou naviguant au plus près dans le port de Dives, avec Françoise de Jacques de Bishop à bord.

En cinquième, j'ai attrapé une jaunisse/mononucléose qui a beaucoup inquiété mes parents ; il semble que l'on craignait vraiment une évolution très grave. Je suis resté à la maison pendant 6 semaines, couché la plupart du temps, et je sentais bien quelque chose d'inhabituel dans les soins inquiets que je recevais. Puis je me suis très bien remis et il n'en est resté aucune séquelle. La reprise au lycée a été cependant un peu difficile, épaulée par des petits cours.

Au lycée, mes amis proches successifs ont été Jean-Philippe Goux¹⁶, qui était toujours le premier de la classe. Nous étions toujours assis l'un à côté de l'autre. Parfois, en maths, comme j'étais plus fort que lui, il copiait sur moi. Le prof s'en apercevait, mais pensait que c'était moi qui avais copié ! En Math-élem, Jean-Philippe s'est rendu compte que les sciences dures n'étaient pas pour lui, et a obliqué vers la médecine. Il a exercé longtemps à Chartres. Nous avons repris contact en 2015, mais hélas il est mort en décembre 2018.

Un autre grand ami a été Jean-Louis Masse, le frère aîné de Suzanne. Les Masse habitaient avenue du Roule, pas très loin de chez nous. Comme les Laloë, les Masse ont eu 6 enfants, mais l'aînée Jacqueline¹⁷ ainsi que Georges étaient plus âgés que moi. Ensuite venaient Jean-Louis, Suzanne, Charles, et Claudine. Jean-Louis est venu au Home, à Pradegg, etc. Il m'a invité au Facqueval, où j'ai été impressionné par le cérémonial. Nous avons été dans la même classe de la 6^e à la math-élem, et nous sommes séparés quand je suis parti à Janson de Sailly, lui à Jacques Decour (aucune idée pourquoi).

Au lycée, à cause de toutes mes lectures et de mes prix d'orthographe, j'étais considéré comme plutôt littéraire. J'ai étudié l'allemand, le latin, et le grec, que j'aimais particulièrement- à une époque je savais parfaitement par cœur des centaines de lignes de comédies grecques anciennes (j'appelais Jean-Luc le kakodaïmon) et de l'Anabase. J'avais régulièrement le premier prix de musique. Ce n'est qu'en math élem que je me suis plus tourné vers les sciences, et que j'ai découvert la physique. Le cours d'électromagnétisme expliquait ce que j'avais fait en montant des radios, celui d'optique comment fonctionnaient des jumelles et des télescopes, etc. Je n'aimais pas trop les cours, et donc je me mettais au fond de la classe pour lire à fond et tranquillement le livre (Eurin et Guimiot, je me souviens encore des auteurs).

Il n'était pas toujours commode de travailler dans une famille de 6 enfants. Ce qui me pesait était la durée des repas familiaux, midi et soir, autour de la grande table, où Papa faisait régner l'ordre. Les petits mangeaient très lentement. Il fallait ronger son frein, alors que l'heure du retour au lycée approchait et que j'aurais bien révisé une leçon¹⁸. Il m'en est resté une crainte des repas trop longs. Le seul qui égayait l'ambiance était Jean-Luc, qui était très drôle déjà tout petit, le seul qui osait répondre à Papa « Oui Toto » devant toute la famille médusée. Papa, trouvant qu'il ne se tenait pas droit à table, avait attaché une ficelle au pied pour pouvoir lui signaler de se redresser en la tirant. Au bout d'un certain temps, Jean-Luc a attaché la ficelle au pied de la table ! Papa donnait des coups de plus en plus violents pour le faire redresser, et la table tremblait dans tous les sens.

16 Jean-Philippe, fils d'un pharmacien de Neuilly, était le seul des amis d'enfance qui ne soit pas juif. Le hasard a fait que c'était le cas de Jean-Louis, de Jean Kaplan (d'une famille juive convertie au protestantisme) et Maxime Schwartz, sans parler bien sûr de mon lien ultérieur très fort avec Claude Cohen-Tannoudji.

17 Jacqueline, juive très pratiquante, est partie se marier en Israël avec Aviezri Fraenkel, d'une famille d'intellectuels très prestigieux (son père était mathématicien). Elle a eu 5 enfants, qui en ont eu à leur tour beaucoup d'enfants, et sont eux-mêmes parfois grands-parents. Jacqueline est décédée, mais Suzanne reste en contact téléphonique régulier avec Aviezri, dont l'amitié est très fidèle.

18 En hypotaupe et taupe, être demi-pensionnaire a été un soulagement. Je ne prenais pas le déjeuner à la maison et, le soir, les « colles » faisaient que j'arrivais souvent trop tard pour le dîner familial.



Jean-Luc vers 1955. C'était un petit garçon très mignon et très drôle ! Nous le faisons beaucoup jouer.

Plus tard je me suis aussi lié à Jean Kaplan, un grand à lunettes qui appartenait aussi à la paroisse protestante de Neuilly (mais venait d'une famille juive, je crois). Lui est venu à Jeanson, et nous avons travaillé ensemble. Un temps, il jouait de la flûte, et je l'accompagnais au piano. Il était mon confident pendant une période. Il voulait absolument entrer à l'ENS (Gnouf, comme nous disions) et y a réussi ; pour ma part, je suis entré à l'X pour faire comme Papa.

Une personnalité très importante pour nous à Neuilly était le pasteur Jean Gastambide, homme de grand charisme et d'intelligence. J'ai suivi les cours de préparation à la confirmation pour le groupe des catéchumènes, et je pense que son influence a été marquante. Pendant la guerre il avait été actif dans les mouvements de jeunesse, et avait refusé une décoration au Maréchal Pétain avec les mots « Ayant déjà fait don de ma personne à Dieu, il ne m'est pas possible d'en faire don au Maréchal ». Il se référait souvent à Bonhoeffer, que nous avons un peu découvert par lui. Nous lui avons demandé d'être un des deux pasteurs qui nous ont mariés¹⁹. Vers la fin des années 50, Jean Kaplan m'avait entraîné dans une chorale « A cœur joie » dirigée par Michel Allain, pasteur adjoint auprès de Gastambide (Michel il était bien plus jeune). Au mois d'août, la chorale partait dans les campagnes françaises en « tournée d'évangélisation », donnant des concerts gratuits dans les villages avec commentaires bibliques. Nous avions souvent un bon public ! Je ne sais pas si, maintenant que chacun a la télé, cela serait encore possible.

J'ai fait un an d'hypotaube à Janson (le prof de maths s'appelait Brille, celui de physique-chimie Toussaint) et deux de taupe (le prof de maths s'appelait Pognan, dit « le Pou », une terreur qui hurlait tout le temps pour nous faire travailler ; le prof de physique-chimie Langlois, dit « Alex »). Pendant les deux ans de taupe, je travaillais littéralement tout le temps, jour et nuit jusqu'à minuit et demi, puis sur place au lycée. Mais, en fait, cela ne me pesait pas énormément, j'étais habitué. Seule distraction, une fois tous les quinze jours : l'orchestre de « la cuiller en bois », dirigé par mon futur beau-père Robert Masse avec une cuiller de cuisine. J'allais et revenais du lycée Janson sur mon vélo, qu'il s'agissait de bien entretenir pour ne pas être en retard. Il fallait traverser le bois et, l'hiver quand il avait bien gelé, j'ai fait

¹⁹ Plus tard, quand il était dans une maison de retraite dans les années 70, il venait nous voir assez régulièrement bd Arago, ou alors nous l'invitions à dîner dans un petit restau à Meudon, près de sa résidence.

de bonnes chutes spectaculaires, mais sans jamais me blesser. Du point de vue efficacité, l'enseignement des prépas m'a appris beaucoup de choses, je ne le regrette pas du tout malgré sa rudesse.

C'est en hypo-taupe que j'ai fait connaissance de mon grand ami Maxime Schwartz. Nous étions très proches, nous jouions de la musique ensemble (il apprenait la flûte), et, surtout, nous travaillions beaucoup ensemble presque tous les jours. Maxime était et a toujours été un inquiet, et craignait de sécher à la prochaine « colle » (nous en avions plusieurs par semaine). Il me forçait à travailler avec lui tous les détails du cours. Je lui dois beaucoup car, auparavant, je n'avais pas vraiment l'idée d'étudier les cours dans le détail ; je pensais que je m'en sortais toujours, ce qui était irréaliste. Nous nous faisions passer des interrogations mutuelles, bref nous avons beaucoup travaillé, tout en aimant cela. C'est à lui que je dois d'avoir appris une méthode de travail. Grâce à des points supplémentaires accordés aux 3/2, il est entré à l'X dès 1959, gagnant un an sur moi²⁰ !

Nous avons entrepris un grand voyage en Grèce au cours de l'été 1959. C'est l'épopée que Maxime a décrite dans un document sous le nom de « 6 chevaux et 9 célibataires » : nous avions trois 2cV et nous étions 9 taupins. Ces derniers étaient Jean-Louis Masse, Maxime Schwartz et son grand ami Michael Goitein (tous deux devenus biologistes), Olivier Cerf (devenu chercheur à l'INRA, sécurité des aliments), Antoine Lion (devenu père dominicain à la sortie de l'X), Denis Jérôme (devenu lui aussi physicien), Olivier Jean Henry Hyppolyte Paul Dubois-Taine, Pierre Goldschmidt remplacé à Venise par son ami Denis Forthomme, et moi. L'une des trois 2cV était la voiture d'occasion que Papa m'avait promise si j'étais grand admissible en première année à l'X, et que j'ai conservée plusieurs années. Nous sommes passés par Sierre (Pragegg), l'Italie du nord, Venise, Zagreb, Belgrade, Delphes, Athènes, Olympie, etc. J'avais mission de prendre des photos pour illustrer les voyages d'Ulysse, pour une photographe qui travaillait pour une marque de chocolat mettant des images dans les plaques, comme c'était courant à l'époque. Maxime et moi avons pris le bateau pour aller à Corfou et Ithaque, et nous recueillir sur la plage où Ulysse a échoué avant de rencontrer la princesse Nausicaa, et j'ai pris nombre de photos. A ma grande fierté, un bon nombre d'entre elles ont été retenues, est ont été utilisées dans les plaques du commerce ! Le voyage a duré 6 semaines, et a été un peu gâché par un accident de voiture d'Olivier

20 Ensuite, Maxime a fait un service militaire dans la marine, puis est parti faire une thèse en biologie dans le labo de Jacques Monod (l'abstraction des maths et de la physique lui faisait un peu peur). Ce dernier a reçu le prix Nobel quelques années plus tard, avec Maurice Jacob et André Lwoff. J'ai donc été soulagé quand le patron de mon labo, Alfred Kastler, a reçu la même distinction un an plus tard ! Jacques Monod dirigeait un petit orchestre, issu de celui de la cuiller en bois, qui se réunissait chez lui, et dont Maxime et moi faisions partie. A l'époque, un prix Nobel en France était un événement considérable, cela n'était plus arrivé depuis longtemps ! Le livre de Jacques Monod, « Le hasard et la nécessité », est toujours actuellement une référence, controversée, mais une référence.

Maxime a toujours eu une vie sentimentale tourmentée, et me racontait ses problèmes et hésitations. Sa grande amie était Maguy, puis il y a eu Marielle Nordmann (devenue depuis une harpiste célèbre), puis Danièle Touaty, etc. Il a épousé trois femmes successivement, et a deux fils de la première (Mathieu, devenu journaliste, et Benoît) et une fille de la seconde.

Il a fait une très belle carrière, à la fois scientifique avec des contributions importantes en biologie, et administrative, puisqu'il a été directeur de l'Institut Pasteur. Il a écrit plusieurs livres sur Pasteur et ses élèves.

Dubois-Taine. Personne n'a été blessé, mais la voiture était cassée. Ce voyage est un beau souvenir, avec maintes anecdotes que je ne raconte pas ici. Il en reste un film que j'ai fait numériser.

A la rentrée 1960, j'ai été reçu à l'X dans un très bon rang qui a étonné tout le monde, y compris moi. Trois semaines de formation militaire assez pénible à Mourmelon, passage par un bizutage débile mais traditionnel, et vie à 7 ou 8 dans un casert, réveillé tous les matins par le clairon. Je n'ai pas aimé l'X. J'aurais bien voulu travailler les cours, mais le débit était tel entre les maths, la topologie, l'algèbre, la géométrie, la physique, les langues, etc. que je n'y suis pas arrivé. J'ai demandé à apprendre l'anglais (au lycée, j'avais appris allemand, latin et grec), mais cela m'a été refusé parce que j'étais entré au concours par une épreuve d'allemand. En gros, j'ai perdu deux ans d'études à cause d'un système trop rigide, même si les cours étaient excellents. Je les ai d'ailleurs repris du début à la fin pendant mon service militaire, et ce que j'ai appris à cette occasion m'a été bien utile.



Les 6 chevaux et 8 des 9 célibataires devant Pradegg, d'où ils s'apprêtent à repartir pour passer le col du Simplon. Jean-Louis, Pierre?, Antoine, Maxime assis sur le pare-choc de Touchou, Olivier Cerf, Denis, Olivier Dubois-Taine, Franck.

A la sortie de l'X, il fallait faire un service militaire, tout juste ramené à un an grâce à la signature des accords d'Evian. Toujours par goût des navires, j'ai demandé la marine et, surprise ! je l'ai obtenu. Visite médicale à la caserne de la rue de Laborde, puis je reçois une convocation d'un médecin. Cet homme, très humain, me dit qu'il a une mauvaise nouvelle à m'annoncer : ma vue était trop mauvaise pour être officier de pont, le rêve de tout marin. Visiblement, il craignait que je me jette par la fenêtre, et m'a demandé s'il pouvait faire quelque chose pour moi. Je lui ai dit un peu hypocritement que j'étais très désolé de cette nouvelle catastrophique, mais qu'une consolation était possible : j'adorais la recherche, et si on me mettait dans un labo, cela me plairait. Et il l'a fait ! L'ingénieur mécanicien que j'étais n'est jamais monté dans un bateau, mais a été affecté à l'Onera à Bagneux, puis au CNET à Issy-les-Moulineaux. Dans ce dernier laboratoire, on commençait à travailler sur les lasers à semi-conducteurs, tous nouveaux à l'époque, et cela a été passionnant ; un bon départ pour la recherche.

Je ne me souviens pas précisément de la raison pour laquelle j'ai choisi la physique. Je crois que je me disais « S'il y a des gens qui comprennent des choses aussi compliquées que la physique moderne, la

relativité, la cosmologie, etc.. je ne veux pas rester à côté de cette compréhension toute ma vie ; je dois être capable de comprendre moi aussi ». Je pense que j'ai choisi la physique parce qu'elle est en un sens la discipline la plus mystérieuse. Si l'on est physicien, on peut comprendre des maths, de la biologie, et les disciplines littéraires ; l'inverse ne me paraissait pas vrai, et je voulais donc faire de la physique.

Maintenant, et avec le recul, je vois les choses de façon un peu différente. Le monde de la physique n'est pas une sorte d'aristocratie de « savants » qui comprennent mieux le monde que les autres. La physique est muette sur beaucoup de problèmes, pourtant absolument essentiels, comme tous ceux qui concernent les relations entre les êtres humains. Il serait par exemple bien plus important de comprendre pourquoi les guerres se produisent, et comment les éviter, que de découvrir une nouvelle particule élémentaire ou une variante de trou noir. Mais la beauté de la physique est qu'elle permet d'approcher de mieux en mieux la construction incroyable de l'Univers avec ses lois, à la fois très générales, et élaborées. Comme le disait Einstein « Subtle is the Lord, malicious he is not », en écho au « Grand Architecte » de Calvin. A chaque époque, où les physiciens pensent avoir fait le tour de la question, en succède une autre où l'on découvre encore plus de richesse et de subtilités dans les lois de la Nature, ce qui force à aller un cran plus loin. De plus, j'aime bien les belles réalisations techniques. La physique fournit un nombre incroyable d'outils, en particulier en médecine (sondes, méthodes d'imagerie, fibres, etc.) ; il n'est pas exagéré de dire que les progrès de la médecine depuis quelques décennies viennent principalement des outils proposés par les physiciens. Mon seul regret, cependant, est de connaître aussi peu de biologie, à laquelle tout ce que je viens d'écrire s'applique aussi bien.

A la suite du service militaire, ou probablement pendant sa fin, j'ai cherché un labo pour effectuer une thèse. A chaque fois, l'on me disait « Bien sûr, le meilleur labo pour une thèse est de beaucoup le labo Kastler, mais ce n'est pas pour vous : ils ne prennent que des normaliens, et le major de l'agrégation ». Allant ci et là, j'ai postulé à un labo de l'X (qui avait déménagé à Palaiseau) dirigé par Ionel Solomon. Ce dernier m'a dit « je viens juste de recruter un autre X, deux années de suite ce ne serait pas raisonnable. Mais je vais t'aider. Serais-tu intéressé à travailler chez Kastler ? ». C'est ainsi que, via Jean Brossel (qui dirigeait de fait le labo Kastler), j'ai eu accès au « meilleur labo de physique de France », où j'ai été très heureux pendant toute une carrière (émaillée de nombreux séjours à l'étranger, bien sûr). La rencontre de Claude Cohen-Tannoudji a joué un rôle essentiel pour moi, et pour toute ma carrière. Nous avons écrit des articles et des livres ensemble, et c'est un ami très cher. Peu de physiciens ont autant de rayonnement que lui sur toute une génération.

De même que l'histoire s'est répétée avec l'association des deux noms Francis/Franck et Suzanne, de même elle l'a fait quand je me suis fiancé avec Suzanne en 1963. Jean-Luc avait 13 ans et un grand faible pour elle. Un beau jour, au milieu du repas familial autour de la grande table ronde de Neuilly, il a déclaré « il y a des jours, dans l'existence, où on regrette de ne pas avoir 10 ans de plus ! ».

4. Les parents, de Neuilly au Poyet

Après Neuilly, vers le milieu des années 60 mes parents sont partis à Dijon où Papa avait un cabinet de brevets. Je n'ai pas eu l'impression qu'ils aient tellement aimé ce séjour dijonnais. Nous sommes allés les voir avec Laurence, puis Laurence et Eric. C'est à Dijon que Papa a eu un grave accident, une voiture l'ayant percuté sur un passage clouté et projeté sur plusieurs mètres. Après des mois, il s'en est remis de

façon surprenante. Mes parents ont aussi acheté un appartement à Fontenay-sous-bois, la raison principale étant la connexion directe en RER vers la gare de Lyon, et donc Dijon ou la Suisse.

Une autre anecdote qui illustre l'attitude bien personnelle de Papa. Début 1965, nous dînons à 4 dans un petit restaurant à Paris, et je réserve la nouvelle à mes parents « nous allons avoir un enfant ! ». Réaction à chaud de Papa en me regardant : « mais qu'est-ce que c'est que ce foutriquet qui se permet d'avoir un enfant ? ». Cela ne l'a pas empêché d'être un grand-père très affectueux avec Laurence dès sa naissance.

Le Denantou : mes grands-parents maternels vivaient dans une magnifique maison en bas de Lausanne, près du lac, le « petit Denantou ». Nous y avons séjourné avec Maman pendant la guerre, et aussi après je pense. Plus tard, les frères et sœurs de Maman ont eu envie de chacun se construire une maison, Hubert et Henriette, puis Marjolaine et André au Mont sur Lausanne, ou probablement de donner de l'argent à leurs enfants. Les Mercier ont donc vendu le Denantou, ce qui a profondément traumatisé Papa. Je ne sais pas ce qu'il aurait souhaité, le racheter ? Maman en avait-elle les moyens financiers ? Je ne sais. En tous cas, bien ce que soit une affaire Mercier qui ne le regardait pas, il leur en a beaucoup voulu pour cela.

Je pense que le projet d'acheter une maison au pays de Vaud était pour mes parents une compensation. Je me rappelle avoir visité plusieurs maisons avec Maman, certaines à l'est de Lausanne dans les surplombs du lac et les vignes, d'autres plus près de Genève. Pour finir, ils se sont décidés pour le Poyet, maison à l'entrée de Senarclens qu'ils ont adorée, et dont nous et nos enfants avons beaucoup bénéficié. Ils y ont construit successivement un tennis et une piscine. Ils se sont très bien intégrés dans le village, tout particulièrement Maman.



La façade du Poyet, à Senarclens près de Cossonay.

Mes parents ont ensuite acheté un très bel appartement bd. Raspail que Suzanne leur avait trouvé (c'est l'appartement occupé actuellement par Claire et sa famille). Ils vivaient l'été au Poyet, l'hiver à Paris. Au décès de Maman, Papa a continué à venir l'hiver à Paris, puis il a préféré rester tout le temps au Poyet. Maman et Papa y sont décédés, Maman en novembre 2000, et Papa 18 mois plus tard. Il disait souvent qu'il ne voulait plus vivre et, de fait, je pense qu'il s'est laissé mourir volontairement. Heureusement,

pendant son veuvage une merveilleuse personne qui habitait Senarclens, Carméla Meylan, s'est occupée de lui. Nous avons depuis gardé contact avec elle, et l'avons vue à Cossonay l'été dernier.

La belle maison du Poyet est restée pour moi la maison de la mort de Maman, qui est décédée à quelques kilomètres, à l'hôpital Saint-Loup de Pompadour. Un soir tard de 2000, Papa m'appelle boulevard Arago en me disant « viens tout de suite, ils ont emmené Maman inconsciente dans une ambulance à l'hôpital, je crois qu'elle va très mal, je ne sais pas ce qui se passe ». Je prends le premier avion à 5 ou 6 heures d'Orly à Genève, j'attrape un train pour Morges, puis trouve avec peine un taxi pour Senarclens. J'arrive tôt au Poyet, mais Papa était mécontent que je ne sois pas venu encore plus vite. Nous essayons immédiatement d'obtenir des informations de Philippe Bréaud (qui était médecin à cet hôpital) et, n'y parvenant pas, nous nous précipitons à Pompadour. Vision terrible de Maman qui haletait horriblement sur son lit, inconsciente. Je voulais absolument lui parler, et je m'approche de son oreille, pour lui dire « C'est Franck, je suis là ». Impossible de parler, tout mon conduit vocal est bloqué par l'émotion. Je n'ai pas pu dire un mot, j'en ai encore les larmes aux yeux, mais j'espère que Maman a quand même senti ma présence. L'après-midi, Philippe nous annonce le décès, et nous allons revoir Maman sur son lit, avec un bouquet de fleurs qu'on lui avait mis dans les mains. Dans ces moments terribles, Papa avait des réactions bien étranges, probablement sous l'effet du choc, mais que je ne comprends toujours pas.

Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Le soir, je me couche dans la chambre d'en haut, et m'endors enfin. Brusquement, je suis réveillé parce que la voix très nette de Maman me parle dans l'oreille gauche et me dit gaîment « C'est Maman, c'est Maman ! ». Je bondis bien sûr hors du lit, j'allume la lumière, j'attends, mais je n'ai rien entendu de plus. Cette voix était-elle pure imagination d'un esprit sous le choc, ou Maman me disait-elle qu'elle m'avait entendu malgré tout ? Je ne saurai jamais, mais j'entends encore souvent ces quelques mots.

Quelques jours plus tard, nous étions tous réunis, et tout le village de Senarclens était à l'enterrement dans l'église de Cossonay, une belle église où autrefois Christine s'était mariée. Le pasteur était venu au Poyet, et les 6 enfants avaient participé avec lui à l'élaboration de la prédication, qui avait plu à Papa. L'organiste a joué le « Jésus que ma joie demeure » si cher à Maman.

Je ne voudrais pas terminer ces souvenirs sur cette note tragique ; j'évoque donc une anecdote qui m'a beaucoup touché. Nous avons gardé le Poyet pendant environ 10 ans après le mort de Papa, et nos enfants et petits-enfants en ont bien profité. Une fois Chloé m'a dit « Tu sais, Ouki, nous sommes allés dans une super maison que tu ne connais pas, au milieu des champs et avec une piscine, et je me suis beaucoup amusée ». J'ai été ravi d'entendre cela. Ainsi le Poyet aura beaucoup servi, non seulement à nos enfants, mais aussi à nos petits-enfants.

5. Quelques dates pour la suite

Il est inutile que je relate la suite de la vie commune de Suzanne et Franck, nos enfants peuvent le faire, et le présent document deviendrait très long. Je liste juste ci-dessous toute une série de dates, qui peuvent servir de points de repère.

- Entrée X octobre 1960

- Service militaire à l'ONERA puis au CNET en 1962-63 dans le service de Maurice Bernard (lasers à semi-conducteurs)

- Obtention d'une bourse du CNES (qui venait de se créer), ce qui m'a permis d'entrer au labo de Kastler et Brossel en octobre 1963
- Mariage 2 juillet 1964 à l'église de Neuilly ; pasteurs Levy-Alvares et Gastambide. Nous nous installons 25 rue Broca, appartement offert par mes parents.
- 20 août 1965 : naissance de Laurence à l'hôpital des diaconesses. Mémé (arrière grand-mère de Suzanne vient la voir sur place, les infirmières n'avaient jamais vu cela).
- 1968: attaché recherches CNRS pour 9 mois
- 1968 jusqu'à septembre 71: maître assistant à l'université Jussieu ; cours de mécanique quantique ; traversée agitée, mais sympathique, de mai 68.
- 2 décembre 1968 : naissance d'Eric
- Thèse en juin 1970, président du jury Alfred Kastler ; mes parents sont venus assister
- 30 novembre 1970 : décès soudain de Robert Masse à Neuilly
- octobre 1971: entrée au CNRS
- novembre 1972 : déménagement 62 bd. Arago dans un appartement donc nous avons dessiné le plan
- 26 janvier 1973 : naissance de Claire
- 1973 : sortie des deux premiers tomes de Mécanique Quantique, première édition. Ecrit avec Claude Cohen-Tannoudji et Bernard Diu, tous deux professeurs à la Fac.
- Colloque d'Erice avril 1976 sur les fondements de la mécanique quantique. Rencontre de John Bell et Alain Aspect. Ce colloque, devenu mythique depuis, a joué un très grand rôle pour moi.
- Avril à octobre 1978, séjour aux USA, MIT, dans le groupe de Daniel Kleppner. Les Kleppner sont toujours des amis proches.
- Organisation du colloque international SPOQS (Spin Polarized Quantum Systems) à Aussois en avril 1980



Notre petite mews house à Londres, avec Eric et Claire devant la porte

- janvier à juin 1975, séjour à Londres, Imperial College, groupe du Pr Bradley. Nous habitons en famille une jolie petite maison « mews », au 8 Osten Mews. Nous nous faisons beaucoup d'amis.



Dîner des trois enfants dans la cuisine du bd. Arago, devant le poster de Babar.

- Été 1982: Sussex University, groupe de Mike Richards ; Eric et Claire viennent et nous louons une magnifique villa dans Brighton.

- 1984-90 Président commission publications françaises de physique
- 1984 : responsabilité des enseignements scientifiques au sein du DEA « Musique et musicologie du XXe siècle », créé par Hugues Dufourt au sein de l'IRCAM. Membre du conseil scientifique de l'IRCAM pendant une dizaine d'années. Collaboration avec l'équipe d'acoustique instrumentale (René Caussé) au sein de l'IRCAM.
- 1986 : quintette Cécilia, avec Cécile Gély (Sykes), Thierry Dombres puis Akiko Suwa, Marie Hélène Gély (Auvray), Yves Quéré. Nous avons joué Mozart, Brahms, et d'autres quintettes moins connus (y compris un d'Yvonne Desportes). Ce quintette a joué jusqu'à 1991 environ.
- 1989-92: coéditeur de Europhysics Letters
- 1989-93: Vice-président du Conseil Supérieur des Bibliothèques ; membre de la commission nommée par Mitterrand pour évaluer le projet de grande bibliothèque.
- 16 septembre 1989, mariage de Laurence et Jean-Hugues, mairie du 13^e arrondissement.
- création Commission des Droits de l'Homme à la SFP
- 1989 : membre du Conseil Supérieur des Bibliothèques créé par trois ministres. J'en deviens ensuite Vice-Président. Je fais partie de la «Commission Grande Bibliothèque » voulue par François Mitterrand, groupe de 5 personnes, qui rédige en deux mois un rapport pour le Président de la République.
- 15 janvier 1991 : naissance d'Olivier, nous sommes de jeunes grands-parents – surtout Suzanne !
- vers 1992, fondation de l'orchestre « Ut Cinquième », qui a beaucoup grandi depuis, et est maintenant devenu un des orchestres amateurs bien connus en région parisienne. Nicolas Ledermann a joué un rôle essentiel dans cet orchestre, notamment pour le recrutement des cordes. C'est un orchestre qui change de chef tous les trimestres, par statut de son association.
- 15 juillet 1993 : naissance d'Hélène
- 16 septembre 1994, mariage d'Eric et Anne-Sophie à Toledo (USA).
- 1995-98: éditeur de Physical Review Letters
- 13 février 1995 : naissance d'Héloïse
- 20 avril 1996 : décès de Véra Masse dans son appartement bd Arago tout près de chez nous.
- 13 juillet 1996 : naissance de Sibylle
- 6 octobre 1998 : naissance de Bastien
- 2000 : Création du CCSD (Centre pour la Communication Scientifique Directe), à Villeurbanne. Ce centre a créé et développé les archives ouvertes en France.
- 20 mai 2000, mariage de Claire et Philippe, dans la même église que nous à Neuilly, pasteur Sahagian.
- 3 novembre 2000 : décès soudain de Maman au Poyet
- 2001-05: directeur LKB

- 30 août 2001 : naissance de Simon
- 1^{er} mars 2002 : décès de Papa au Poyet
- 6 avril 2002 : naissance de Sarah
- 2004: achat de la maison de Bourron, localisée par Suzanne après de nombreuses recherches (à Montbard, puis en région parisienne).
- 17 septembre 2004 : naissance de Chloé. La « famille » est au complet !
- 2011: sortie de "Comprenons-nous la mq?" chez EDP sciences, première édition.
- 2012: sortie de "Do we really understand qm?" chez Cambridge University Press, première édition.
- 2017 sortie du tome III de « Mécanique quantique », première édition ; traductions en anglais, allemand, chinois.



Toute la famille en 1978 sur le Harvard Bridge entre Boston et Cambridge. Au fond, le MIT, où je travaillais dans le groupe de Dan Kleppner. Nous avons trouvé une très jolie maison à Arlington, et sommes devenus très proches de Dan et Bea Kleppner.

6. Conclusion

Ces souvenirs sont évidemment partiels, surtout les premiers ; je ne suis pas certain de leur parfaite exactitude. Il est de fait plutôt étonnant que j'aie tant de souvenirs précis entre 3 et 5 ans, ce qui n'est pas courant dans mon entourage. Cette mémoire est grandement facilitée par le changement de pays et même de continent à 5 ans : je revois des images anciennes, et le cadre de ces images me fournit immédiatement une date approximative de l'événement.

Je ne sais pas si ce texte répond au souhait de mes petites-filles. Elles désiraient probablement plutôt que je leur raconte oralement ces faits anciens, comme le faisait mon Grand-Père ; lire un texte un peu long de 40 pages est beaucoup moins amusant ! Mais les éléments sont là. Grand-Père disait souvent qu'il a toujours eu beaucoup de chance tout le long de sa vie ; je puis le dire plus encore ! Toutes les générations de Français avant la mienne ont eu une vie très dure, principalement à cause des guerres, et ont subi des pertes parmi leurs proches. Ma génération est la première depuis des siècles qui a pu mener une vie entière normale et heureuse, à une époque où la croissance économique ne se heurtait pas encore à la finitude des ressources terrestres et aux problèmes d'environnement. J'ai eu une enfance heureuse grâce à une mère exceptionnelle, alliant beaucoup d'amour à une énergie incroyable dans des circonstances très difficiles, et aussi à des grands-parents paternels que j'adorais. L'atmosphère générale restait cependant triste, le poids de la guerre constant. On priait pour le retour du Papa après la guerre (quelle chance ont eu mes grands-parents, de ne perdre aucun de leurs trois fils en cinq ans de combats !). On parlait beaucoup de l'avant-guerre, où la vie était plus facile, où il n'y avait pas de rationnement, où tous les produits (la nourriture, les livres, les jouets, etc.) étaient de meilleure qualité.

Dans les années 46-50, l'atmosphère générale était encore pesante. On savait que le pays était détruit, tout fonctionnait mal, la dévaluation constante de la monnaie décourageait le travail et était vécue comme une humiliation. Les gens s'invectivaient parfois dans la rue. Inversement, quand nous nous promenions à plusieurs enfants dans la rue, parfois des passants applaudissaient en criant « Vive la jeune France ! ». Sur ce plan, nos contemporains ne se rendent pas compte de la chance que nous avons d'avoir une Europe stable et une monnaie en laquelle on ait confiance avec l'Euro; ils ne savent pas ce que c'est que de vivre avec des prix qui augmentent constamment, et le sentiment que son travail ne vaudra plus rien dans quelques mois. Je me souviens encore de mon désespoir quand j'ai perdu dans la rue un ticket de rationnement de pain pour la famille, alors que j'avais 7 ans. Ou me l'a-t-on volé ? je ne sais pas. Les jeunes générations n'ont pas connu la guerre et ne se rendent pas compte du grand danger de la remontée des nationalismes et des populismes.

En fait, il a fallu attendre 49-50 pour avoir la sensation d'un redémarrage du pays. Quelle joie quand Papa nous a accueillis avec une Juva-4, lors d'un retour de Suisse, à la gare de Lyon ! Avoir une auto était un sentiment incroyable. Nous avons voyagé entassés dans cette petite Juva, y compris après la naissance de Christine, qui dormait dans un hamac pendu au plafond et nous bouchait la vue ! Mes parents n'hésitaient pas à faire un trajet Neuilly-Bordeaux-Cap Ferret avec nous tous entassés dans cette voiture, de nombreux arrêts biberon chauffé sur le feu à méta, etc.

Chacun sait que Papa avait un caractère très difficile, dont Maman a beaucoup souffert, en dépit du fait qu'il l'adorait. Leur mariage avait indéniablement été un mariage de grand amour. On disait que c'était la longueur des années dures de la guerre qui avaient déformé Papa, et aussi l'habitude du commandement dans sa batterie qui l'avait rendu très autoritaire. Parmi ses enfants, c'est avec son premier fils, donc moi, qu'il a été le plus dur – un peu comme si je prenais sa place au fur et à mesure

que je grandissais. Je ne vais pas évoquer les punitions injustes et tous mes souvenirs pénibles sur ce plan, ils sont nombreux, mais juste un : quand je travaillais en taupe, jour et nuit, pour terminer le devoir du lendemain, il venait de force éteindre la lumière dans ma chambre avant que j'aie terminé ! Comme je devais me relever ensuite pour que mon devoir soit prêt pour le lendemain, cela raccourcissait encore mes nuits, alors que j'avais un grand besoin de sommeil. Mais, d'un autre côté, il a été génial avec moi : il m'a appris beaucoup de choses, m'a offert un Mécano et montré comment s'en servir, appris le câblage avec une boîte « Cablo-Radio », expliqué le fonctionnement d'une alimentation, d'un ampli²¹, d'une radio, d'un moteur, offert des livres scientifiques, emmené au Palais de la Découverte, appris à faire fonctionner et réparer un train électrique, etc. bref, il a su me faire partager sa grande intelligence. Tout pénible qu'il était, il a aussi été un très bon père qui a eu une très grande influence sur moi²². Mes autres frères et sœurs ont été traités moins durement, mais je ne sais pas s'ils ont autant que moi bénéficié de ses bons côtés. De façon générale, il était fier d'avoir donné à ses 6 enfants une éducation rigoureuse, et de nous avoir tous poussés vers l'avant ; il nous comparait avec d'autres familles où l'éducation était plus souple, et mettait en avant notre bien meilleure réussite sur tous les plans. Oui, assurément, il était fier de ses 6 enfants. Nous l'aimions notre Papa, c'est sûr !

Une chose dont nous ne rendions pas du tout compte est la fortune de Maman, qui était la part d'une petite fille de la grande fortune de son grand-père Mercier. Mes parents étaient donc riches, mais nous ne le savions pas. Ils avaient comme principe de ne pas dépenser leur patrimoine, de sorte que nous avions certes un train de vie aisé, mais qui restait modeste. Jamais nous n'avons été dans les hôtels ou restaurants chics, ni vu de voiture de luxe, etc. Ce n'est que lors de mon mariage que j'ai été étonné de voir mes parents pouvoir nous offrir la plus grande partie de l'appartement rue Broca, qui nous a fait tant plaisir. Même étonnement au début des années 71 quand ils nous ont aidé à acheter l'appartement bd. Arago. Mais ce n'est que lorsque j'ai hérité de mes parents que mes frères et sœurs avons découvert, avec quelque stupéfaction, l'étendue des biens à nous partager. C'est bien sûr cet héritage qui a permis l'acquisition de la maison de Bourron.

Une belle tradition Laloë héritée de Papa est de prendre beaucoup de photos, et de faire des films. J'ai pour ma part commencé juste après mon « bachot », comme on l'appelait alors, avec la caméra que Papa avait achetée pendant la guerre aux USA, et qu'il n'utilisait plus (il en avait achetée une autre, plus moderne, avec un zoom, immense nouveauté à l'époque !). Je devais économiser pour acheter les pellicules, fort chères à l'époque, mais j'aimais beaucoup ces films. Quand Laurence est née, nous avions peu d'argent, mais nous avons économisé pour acheter une caméra super 8, une nouveauté de l'époque. Puis, au cours du temps, et notre salaire montant, des appareils divers. J'ai gardé précieusement tous les films de Papa et les miens, mais surtout je les ai fait numériser. Tous les fichiers sont sur le NAS à Arago.

21 Mon chef-d'œuvre a été un bel ampli stéréo « push pull EL 84 » qui a trôné pendant des années dans le salon de l'appartement rue Broca. J'avais également construit d'énormes baffles en contreplaqué épais, mais d'une taille déraisonnable. L'ampli est dans la cave de gauche de l'appartement bd. Arago, et je pense qu'il fonctionne toujours. Mais la technique des lampes a depuis bien longtemps été chassée par les transistors, puis les circuits intégrés, puis l'électronique sur carte.

22 J'ai essayé de répéter le même scénario avec mes enfants, et j'ai acheté la magnifique boîte de Mécano Stocky (la marque suisse que Papa m'avait achetée), mais cela ne les a pas intéressés du tout lorsque j'ai montré comment s'en servir. La boîte qui attend toujours sur le dessus d'une armoire boulevard Arago. En revanche, nos enfants ont bien voulu faire avec moi un peu de menuiserie, de peinture, et de jardinage sur le balcon. La boîte de Meccano toute neuve servira-t-elle à nos arrière-petits-enfants ?

Si les générations futures regardent ces films, les souvenirs qui précèdent devraient les aider à localiser les scènes.

De façon générale, tous les souvenirs familiaux, Laloë, Mercier, Masse, Goldschmidt, de Roulet, Souham, les arbres généalogiques, etc. sont rassemblés sur une étagère de l'armoire dans la chambre d'Eric bd Arago, à droite au milieu. Il y en a un bon nombre, pas ou peu classés. Au-dessus se trouvent tous les albums photos que Suzanne et moi avons faits, depuis notre mariage jusqu'à ceux des enfants petits, et des vacances. Hélas, je n'ai pas trouvé comment numériser ces albums, qui sont de grande taille. J'espère qu'au moins les documents numérisés seront transmis aux générations à venir.

P.S. : Yves Laloë a créé un site contenant l'arbre généalogique Laloë et diverses informations :

<https://kun-dun.github.io/genealog/>

J'ai pour ma part créé un site recueillant diverses photos des descendants de Suzanne et Francis Laloë :

<http://laloë1.quickconnect.to/photo/#!Albums>

mot de passe : Suzanne-et-Francis